

2004

## Vie et mort de la rhétorique dans Le conte du Graal ou le roman de Perceval

Oana Carmina Cimpean

*Louisiana State University and Agricultural and Mechanical College*

Follow this and additional works at: [https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool\\_theses](https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_theses)



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

---

### Recommended Citation

Cimpean, Oana Carmina, "Vie et mort de la rhétorique dans Le conte du Graal ou le roman de Perceval" (2004). *LSU Master's Theses*. 2350.

[https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool\\_theses/2350](https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_theses/2350)

This Thesis is brought to you for free and open access by the Graduate School at LSU Digital Commons. It has been accepted for inclusion in LSU Master's Theses by an authorized graduate school editor of LSU Digital Commons. For more information, please contact [gradetd@lsu.edu](mailto:gradetd@lsu.edu).

VIE ET MORT DE LA RHETORIQUE  
DANS *LE CONTE DU GRAAL* OU *LE ROMAN DE PERCEVAL*

A Thesis  
Submitted to the Graduate Faculty of the  
Louisiana State University and  
Agricultural and Mechanical College  
in partial fulfillment of the  
requirements for the degree of  
Master of Arts  
in  
The Department of French Studies

by

Oana Carmina Cimpean  
B.A. University of Bucarest, 2000  
M.A. University of Alabama, 2002  
August, 2004

## **Remerciements**

Je remercie les membres de mon comité, Dr. Alexandre Leupin, Dr. Kate Jensen et Dr. Nathaniel Wing pour leurs conseils. Je remercie en particulier Dr. Leupin pour la classe qu'il a enseignée sur Chrétien de Troyes et qui m'a fait découvrir ce texte merveilleux. Je le remercie aussi pour avoir été si disponible et pour toutes ses suggestions.

## Table des matières

REMERCIEMENTS.....	ii
ABSTRACT.....	iv
CHAPITRE 1. INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 2. L'ACQUIS DE LA RHETORIQUE.....	4
2.1 Le manque d'identité .....	4
2.2 Le domaine de l'artifice .....	10
2.3 L'endoctrinement chevaleresque ou l'adoption du roman .....	14
2.4 Blanchefleur : la jeune fille manipulatrice .....	17
2.5 Le péché inhibiteur .....	23
2.6 La révélation du nom .....	26
2.7 L'arbitraire du signe .....	30
CHAPITRE 3. GAUVAIN ET LA RHETORIQUE DU MENSONGE.....	32
3.1 Le « duel » verbal.....	32
3.2 La vérité monstrueuse .....	34
3.3 Le langage mercantile .....	38
3.4 Le langage qui fait défaut .....	40
3.5 La promesse vide .....	41
3.6 L'entrée dans le récit .....	44
3.7 Le miroir des vérités .....	48
3.8 Des Sirènes impuissantes .....	54
3.9 Désir de ne pas savoir .....	58
3.10 Conclusions .....	60
BIBLIOGRAPHIE.....	63
VITA.....	67

## Abstract

This thesis illustrates the distinction established by Maurice Blanchot in Le Livre à venir, between novel and narration, as it appears in Chrétien de Troyes' Le conte du Graal ou le roman de Perceval. The novel accompanies the hero to the meeting with the Sirens, while the narration constitutes the meeting itself. Once the hero had his meeting with the Sirens, in Perceval's case he has the privilege of hearing God's names, he disappears from the novel, entering the realm of silence, which dominates the narration. In leaving the novel, Perceval gains access to a superior meaning, hidden to the reader, which will save him from the futile repetition of the same experience. What this paper demonstrates is that Perceval and Gauvain as well, had several meetings with the Sirens, but they either willingly ignored them or did not even see them in the first place. The reason is no other than their remarkable rhetorical skills which would be of no value outside the novel. If Perceval makes the vow to silence and saves himself, it is because he realizes that after several years of glorious combat, chivalry has nothing new to offer him. On the contrary, Gauvain, too superficial to become aware of his own degradation, will remain faithful to the world of the novel and to the Arthurian fiction.

## Chapitre 1. Introduction

Dans Le livre à venir, Maurice Blanchot propose une distinction entre roman et récit. Le roman serait la navigation qui porte Ulysse jusqu'au point de rencontre avec les Sirènes, et qui l'en éloigne, tandis que le récit serait la rencontre même. L'événement exceptionnel de cette rencontre « échappe aux formes du temps quotidien et au monde de la vérité habituelle, peut-être de toute vérité, »<sup>1</sup> et « toujours à venir, toujours déjà passé, toujours présent »<sup>2</sup> ne se laisse pas décrire par des mots. Se situant où le roman ne va pas, et tout en détruisant le roman, le récit permet au héros d'aller au-delà de la signification imaginaire et d'entrer par la suite dans le sens.

J'aimerais montrer que cette distinction est opératoire dans le *Conte du Graal*, et produit des lectures qui sont susceptibles de renouveler son interprétation. A la poursuite des chimères, de gloire chevaleresque ou bien de la Lance, les chevaliers de Chrétien de Troyes, séduits, comme leur fameux prédécesseur, Ulysse, par le chant des Sirènes et par leur propre parole, tournent en rond et s'obstinent à ne pas quitter le monde d'illusions arthuriennes. Le roman qu'ils créent de leurs propres exploits, et dont Arthur se nourrit, les capte davantage que l'aventure ultime, celle qui leur faciliterait l'accès au récit.

Les deux protagonistes se décident toutefois à partir à la recherche de la Lance ; Perceval pour racheter son péché envers sa mère et le Roi Pêcheur, Gauvain pour regagner sa liberté. Mais aucun des deux ne la cherche vraiment. Cette Lance mystérieuse qui saigne va détruire le royaume d'Arthur et ni Perceval, ni Gauvain ne désirent la mort de la fiction arthurienne car, une fois la Lance retrouvée, le héros devra quitter le roman.

---

<sup>1</sup> Maurice Blanchot, Le livre à venir (Paris: Gallimard, 1959) 14.

<sup>2</sup> Blanchot 19.

Plus on est bon rhéteur plus on s'agrippe au monde du roman. Plus on désire être bon rhéteur, plus on se renferme en soi, et on devient impuissant. Si Perceval ne pose pas de questions devant le cortège du Graal, (l'événement qui lui permettrait l'entrée dans le récit) c'est parce qu'il obéit à l'enseignement rhétorique qu'il a reçu de Gornemant de Goort. Mais Perceval se « réveille » du sommeil où il s'était oublié, disparaît du roman, et malgré la promesse de Chrétien de revenir à lui, il est probable qu'il n'en a jamais eu l'intention. Le personnage élu « rencontre les Sirènes, » et fait un vœu de silence qui le sauve du roman, et donc de la répétition à l'infini de la même expérience. Par contre, Gauvain, qui ne pourra/voudra renoncer à la belle parole, sera voué à une destinée inutile. Si Gauvain quitte le Palais des Merveilles, c'est parce qu'il veut raconter ce qui lui est arrivé. Pour lui, donc, l'expérience en soi n'a aucune valeur si elle n'est pas partagée. Partager signifie rester dans le roman.

En manifestant sa réticence envers la rhétorique, Chrétien de Troyes s'oppose à ses contemporains. Pendant l'Antiquité, remarque Alexandre Leupin, « la rhétorique [...] n'a pas pour enjeu la vérité ou la pertinence, mais seulement le vraisemblable et la conviction. »<sup>3</sup> Les auteurs chrétiens après Tertullien, comme Jean de Salisbury, s'élèvent contre cette prétention et déclarent que la rhétorique est l'union agréable et féconde de la Raison et du Verbe. C'est elle qui maintient l'harmonie entre les communautés humaines.<sup>4</sup>

Dans son dernier roman, Chrétien de Troyes fait évoluer bon nombre de rhéteurs dont le but primordial n'est autre que la persuasion. Quant à être fidèles à la vérité, les

---

<sup>3</sup> Alexandre Leupin, Fiction et incarnation: littérature et théologie au Moyen Âge (Paris: Flammarion, 1993) 19.

<sup>4</sup> Curtius, Ernst Robert, La littérature européenne et le moyen âge latin, trans. Jean Bréjoux (Paris: Presses Universitaires de France, 1956) 96.

rhéteurs de Chrétien ne le sont pas toujours. En ce sens, les mots de Lacan « Le bien-dire ne dit pas où est le bien » s'avèrent vrais. Cependant, le poète champenois fait régresser Gauvain, le rhéteur par excellence. Comme il ne se donne pas la tâche de diriger ceux plus « faibles » que lui vers le bien et le juste,<sup>5</sup> à la fin du roman, ses belles paroles ornées n'ont plus de pouvoir sur les autres.

Dans la première partie de ma thèse je me propose de suivre le parcours de Perceval. Grâce aux enseignements successifs, de sa mère, de Gornemant ou des autres chevaliers, et à la suite des échecs qu'il subira, le jeune rustaud deviendra un chevalier parfait. Le maladroit qui parlait sans penser aux conséquences, ou qui se taisait, toujours sans penser aux conséquences, au moment de son rendez-vous avec Gauvain, se montre tout aussi courtois que son interlocuteur. Pour Perceval, c'est le point culminant de son évolution rhétorique. Ce que la deuxième partie va démontrer c'est que si l'on s'accroche à ce point culminant, on devient le prisonnier de la belle parole. Gauvain le sera et par conséquent, il ne pourra jamais quitter le roman.

---

<sup>5</sup> Je paraphrase Isidore de Seville: « Rhetoric is the science of speaking well: it is a flow of eloquence on civil questions whose purpose is to persuade men to do what is just and good. » Isidore de Seville, "The Etymologies: 'Concerning Rhetoric'," *Readings in Medieval Rhetoric*, ed. Joseph M. Miller, Michael H. Prosser, Thomas W. Benson (Bloomington: Indiana University Press, 1973) 80.



## Chapitre 2. L'acquis de la rhétorique

### 2.1 Le manque d'identité

Le lecteur fait la connaissance de Perceval dans un décor paradisiaque. La nature encore jeune, éblouissante dans son vert naissant, est en parfait équilibre avec le jeune homme sans identité propre ou nom, qui n'avait pas encore rompu le cordon ombilical de sa mère. Ce qui trouble la paix de cette nature paradisiaque c'est l'apparition des cinq chevaliers. Rien qu'à les entendre, et bien qu'en les prenant pour des diables, Perceval rejette le conseil de sa mère de se protéger par le signe de la croix. A la vue des amures brillantes des chevaliers, Perceval change d'avis et décide de la divinité des inconnus. Dans cette compétition entre la vue et l'ouïe, la vue triomphe. Il est nonobstant bien facile de se tromper. La frontière entre le diabolique et le divin, entre la chevalerie qui détruit et celle qui protège, est à peine visible. Chrétien se situe par conséquent dans la même tradition que Saint Bernard de Clairvaux. Areyh Grabois précise que: « In his treatise, *De laude novae militiae*, Bernard of Clairvaux distinguished between the Templars and the entire secular knighthood. The first deserved the epithet *militia*, while the others received the pejorative classification *malitia*. »<sup>1</sup> Perceval, cependant, aveuglé par le beau de l'armure, ne tarde pas à tomber dans l'idolâtrie.

Tout à apprendre devant lui, Perceval boit les mots des chevaliers et n'éprouve aucune réticence à montrer sa curiosité au sujet de leurs armes. Il pose nombre de questions tel un enfant curieux sans connaissance de l'usage du monde, ou respect pour la courtoisie. En plus, dans sa naïveté, Perceval s' imagine que la splendeur des chevaliers ne puisse être qu'innée. Plus usé, le chef des chevaliers, se rend vite compte de

---

<sup>1</sup> Areyh Grabois, "Militia and Malitia: The Bernardine Vision of Chivalry," *The Second Crusade and the Cistercians*, ed. Michael Gervers (New York, 1992) 49.

l'ignorance du jeune homme et lui fait la première leçon sur la chevalerie. C'est une leçon où le chevalier laisse sous-entendre l'artifice/la fabrication de la chevalerie, et apprend à Perceval que c'est Arthur qui « fait » les chevaliers. La scène entière est pleine d'humour, un humour que Peter Haidu attribue à « his [Perceval's] lack of socialization, the absence of patterns of thought considered to be normal. »<sup>2</sup>

Le désir de Perceval de ressembler aux anges de Dieu, aux chevaliers, ne se fait pas attendre. Selon l'expression de Jean Frappier, c'est la « force de l'instinct et de l'hérédité qui triomphe d'une éducation timide. »<sup>3</sup> On doit aussi noter que pendant cette première rencontre, ce qui fascine Perceval c'est la beauté des chevaliers et non pas leur vaillance. Les chevaliers ne combattent pas devant le jeune homme, au contraire, ils ne font que poser des questions à leur tour. Pour Perceval donc, ce qui est derrière l'armure luisante n'a aucun intérêt, et comme le remarque Rupert T. Pickens, « he seeks consciously a new identity, a 'new manhood,' as it were, defined by the wearing of armor. »<sup>4</sup> On peut donc observer dès le début du roman, la tendance de Perceval de s'arrêter au signifiant, à ce qui est extérieur. L'armure est la porte parole de la vaillance d'un chevalier, une porte parole élégante dont il a, lui aussi, envie.

L'enthousiasme du jeune homme va provoquer le désespoir et l'évanouissement de sa mère. Pour la mère, la chevalerie est semblable à une maladie contagieuse, que l'on ne saurait pas fuir et qui touche toujours les plus méritoires. Selon la mère, le père de Perceval, a dû s'exiler dans la Gaste Forêt, afin de sauver sa vie, et fut sujet à de grandes humiliations car:

---

<sup>2</sup> Peter Haidu, Aesthetic Distance in Chrétien de Troyes: Irony and Comedy in Cligès and Perceval (Genève: Librairie Droz, 1968) 124.

<sup>3</sup> Jean Frappier, Autour du Graal (Genève: Droz, 1977) 96.

<sup>4</sup> Rupert T. Pickens, The Welsh Knit: Paradoxicality in Chrétien's Conte del Graal (Lexington, Kentucky: French Forum, Publishers, 1977) 24.

Fu parmi la jambe navrez  
Si que il mehaigna del cors.  
Sa grant terre, ses grans tresors,  
Que il avoit come preudom,  
Ala tot a perdition, (436-440)<sup>5</sup>

Fut blessé entre les hanches,  
son corps en resta infirme.  
Ses larges terres, ses grands trésors,  
qu'il devait à sa valeur,  
tout partit en ruine. (53)<sup>6</sup>

Quant aux deux frères de Perceval, eux aussi, ils ont trouvé la mort le jour même de leur adoubement. Pour les hommes dans la famille de Perceval, la chevalerie n'offre pas l'occasion de prouver leur masculinité, mais au contraire de la perdre, et par conséquent de finir leurs jours dans la ruine, ou sans sépulture comme le frère aîné. C'est un destin dont la mère avait voulu sauver son fils cadet ce qui explique pourquoi elle l'avait élevé dans l'ignorance totale de la chevalerie.

Le discours de la mère n'a aucun impact sur Perceval. Une lance ou une armure le préoccupent davantage que la castration de son père, ou le sort horrible de ses frères. S'il ne s'émeut point en entendant le sort tragique de sa famille c'est à la suite de son innocence, ou bien d'une volonté farouche de ne pas savoir. Anticipant son silence devant le Graal, Perceval se refrène de poser des questions. Lorsqu'il avait posé ses questions au chevalier, il avait un but. Comme les possibles réponses de sa mère ne pourraient que le détourner de ce même but, celui de joindre les chevaliers, il se tait.

La séduction de Perceval étant complète, tout ce que la mère obtient de son fils est un délai de trois jours. Elle aussi veut lui donner un vêtement, mais un vêtement à la

---

<sup>5</sup> Chrétien de Troyes, Le roman de Perceval ou le conte du Graal, ed. William Roach (Genève: Droz, 1956). Pour le texte en ancien français, je vais utiliser cette édition. Je vais mettre entre parenthèses les numéros des vers.

<sup>6</sup> Chrétien de Troyes, Le conte du Graal ou le roman de Perceval, trans. Charles Méla (Paris: Librairie Générale Française, 1990). Je vais noter la page entre parenthèses

mode galloise, qui l'identifie à elle. Cette chemise grossière que la mère tisse en hâte signifie le désir de la Veuve Dame d'étendre son influence sur son fils lorsqu'ils seront séparés. Entre l'armure que Perceval veut obtenir et la chair du jeune homme, il y aura une protection, pense la mère. Comme son fils, la mère s'arrête au visible, au signifiant qui, pour elle, est identique au sens. Si Perceval porte une chemise galloise, alors il est Gallois.

Les enseignements qu'elle donne à son fils sont élémentaires. C'est seulement en quittant la maison de sa mère que Perceval apprend qu'il doit secourir et honorer dames et pucelles (il peut leur prendre un baiser si les demoiselles y consentent, mais il faut que le fils garde le surplus pour la mère), entrer dans les églises, demander le nom de ceux avec lesquels il parle, et finalement fréquenter des prud'hommes qui lui donneront de bons conseils. La mère essaye, considère Brigitte Cazelles, de protéger son fils, en le dirigeant vers le chemin de la non-agression, car : « the ubiquity of antagonistic relationships in traditional chivalric culture prompts Perceval's mother to wish to protect her son from the realm of reciprocal devourment by providing him with instruction that initiates him into a non aggressive mode of communication. » <sup>7</sup>

Bien qu'il ne connaisse pas son propre nom, Perceval ne le demande pas à sa mère. Les seules questions que Perceval pose concernent les églises et les abbayes. Chrétien non pratiquant, « à peine dégrossi du paganisme, » <sup>8</sup> Perceval veut suivre les règles de la société où il se prépare à entrer.

---

<sup>7</sup> Brigitte Calzelles, *The Unholy Grail: A Social Reading of Chrétien de Troyes's Conte du Graal* (Stanford: Stanford University Press, 1996) 216.

<sup>8</sup> Jean Frappier, *Chrétien de Troyes et le mythe du Graal* (Paris: Société D'édition d'Enseignement Supérieur, 1972) 83.

Le départ de Perceval du domaine de la Veuve, de cette forêt hantée par le spectre de la castration, est essentiel pour que le roman existe et pour que Perceval se découvre. Avant de faire l'expérience unique, le jeune homme doit se rendre compte qui il est. Il quitte donc sa mère sans aucun sentiment de regret, tout en sachant qu'il ne trouvera son identité que loin d'elle. Insensible à l'extrême, il ne retourne pas auprès de sa mère, même lorsque celle-ci tombe évanouie :

Et cil cingle de le roorte  
Son chaceor parmi la croupe,  
Et il s'en va, que pas n'açoupe,  
Ains l'en porte grant aleüre  
Parmi le grant forest obscure ; (626- 630)

Lui, d'un coup de baguette, cingle  
la croupe de son cheval,  
qui s'en va d'un bond  
et l'emporte à vive allure  
à travers la grande forêt obscure. (65-67)

Perceval va souffrir le long du roman les conséquences de cette insouciance enfantine (ou bien de son refus volontaire) à l'égard de la tristesse/mort de la mère.

La première occasion que le jeune homme a d'appliquer les enseignements de la mère, marque un échec avec des suites tragiques pour tous les personnages concernés, sauf Perceval. Arrivé devant une superbe tente au milieu d'une forêt, Perceval la prend pour une église, y entre et se trouvant devant une demoiselle, décide de suivre les conseils de sa mère :

« Pucele, je vos salu,  
Si com ma mere le m'aprist. (682-3)

« Ma demoiselle, je vous salue,  
comme ma mère me l'a appris. » (69)

Sa sincérité, et sa naïveté hors du commun, étonnent la demoiselle et elle ne tarde pas à le prendre pour un fou. Les soupçons de cette pucelle perspicace se justifieront, lorsque Perceval, toujours convaincu d’obéir à sa mère, l’embrasse par force et lui vole son anneau. « His acquisitive eagerness » écrit Haidu, « overwhelms the distinction between general rules and particular cases as he perverts one of those rules, intended to help him get along in polite, courtly society, into a sanction for theft. »<sup>9</sup> Cette accusation est plutôt dure. Le texte ne nous éclaire pas si Perceval a opéré l’altération des règles de manière consciente ou non.

Comme on vient de le voir, il n’y a rien d’indélicat selon Perceval à demander à haute voix ce qu’il désire ou à forcer ceux autour de lui à satisfaire ses plaisirs. Les protestations de la jeune fille, n’arrivent pas au cœur de Perceval rappelant de la sorte, celles de la Veuve :

Li vallés a son cuer ne met  
Rien nule de che que il ot, (734-5)

Mais rien de ce qu’il entend  
ne vient toucher le cœur du jeune homme. (73)

Bien que sourd aux demandes des autres, Perceval est convaincu que ses problèmes à lui méritent toute l’attention de ses interlocuteurs. Comme il ne connaît pas, par exemple, le chemin vers Carlion, le charbonnier qu’il rencontre *doit* par conséquent le lui indiquer. En ancien français, Perceval s’adresse à ce charbonnier en l’appelant prud’homme. Son emploi des impératifs prouve que Perceval ne le situe pas plus haut sur la hiérarchie sociale pas souci de politesse. Encore une fois, il fait mauvaise lecture :

“Preudom, fait il, ensaigne moi,  
Qui l’asne maines devant toi,  
La plus droite voie a Cardoeil. (837-9)

---

<sup>9</sup> Haidu, *Aesthetic* 133.

Manant, fait-il, enseigne-moi,  
oui, toi, qui pousse cet âne devant toi,  
le chemin le plus court pour aller à Carduel. (79)

Les informations supplémentaires que le charbonnier voulait lui donner sur Arthur ne l'intéressent plus. Chrétien insiste à plusieurs reprises sur le manque d'intérêt que Perceval manifeste envers ceux avec lesquels il entre en contact. Il n'entend que ce qui l'intéresse, que ce qui peut lui servir.<sup>10</sup> Selon Victoria Guérin l'indifférence de Perceval est en relation de complicité avec les informations incomplètes que ses interlocuteurs lui donnent, en omettant toujours les points les plus importants.<sup>11</sup>

Ainsi, les deux rencontres de Perceval, avec la pucelle et le charbonnier, nous éclairent un peu plus sur la personnalité non dégrossie du jeune Gallois. Trop directe et trop honnête, Perceval ne pense pas cacher ses intentions. L'expérience avec la demoiselle de la Tente se répète. En rencontrant le Chevalier Vermeil, notre rustaud envieux lui avoue son désir de posséder ses armes. De nouveau il estime mériter ce dont il a envie.

## 2.2 Le domaine de l'artifice

Muni de cette confiance, Perceval se présente devant Arthur et exige qu'on le fasse chevalier. « Républicain de nature, »<sup>12</sup> Perceval s'adresse à chaque interlocuteur de la même façon. Comme il ne pense devoir persuader non plus, Perceval est aussi loin que possible d'un bon orateur qui maîtrise, selon Quintilien « the appropriate delivery. Such

---

<sup>10</sup> (Le jeune homme n'accorde aucun prix/à ce que lui annonce le charbonnier, (81), Mais rien de ce qu'il entend/ne vient toucher le cœur du jeune homme. (73), Il fera mieux de chercher un autre messenger, /car celui-ci n'a pas prêté attention à un seul mot. (83) Le jeune homme se moque comme d'une prune. (89)

<sup>11</sup> « At every turn there seems to be a relationship of complicity between Perceval's own indifference to what others are trying to tell him, and those characters' inappropriate choice of the information they provide, omitting always the most vital points. » M. Victoria Guerin, *The Fall of Kings and Princes: Structure and Destruction in the Arthurian Tragedy* (Stanford: Stanford University Press, 1995) 149.

<sup>12</sup> Barbara N. Sargent-Baur, *La Deste et la senestre. Etude sur le Conte du Graal de Chrétien de Troyes* (Amsterdam-Atlanta: Rodopi, 2000) 46.

appropriateness obviously lies in the adaptation of the delivery to the subjects on which we are speaking. »<sup>13</sup>

Trop impatient pour flatter le roi ou respecter les bienséances, Perceval pousse son insolence aux extrêmes :

“Faites moi chevalier, fait il,  
Sire rois, car aler m’en weil.” (972-973)

Faites-moi chevalier, monseigneur le roi !  
Dit-il, car je veux m’en aller. » (89)

Quand Arthur l’invite à descendre de son cheval Perceval refuse et réitère sa demande, sans douter une seconde du succès de son entreprise :

Ja par mon chief ne descendrai,  
Mais faites tost, si m’en irai.” (989-990)

Eh bien non ! Sur ma tête, je n’en ferai rien !  
Mais faites vite, que je m’en aille.

Aidé par sa simplicité, Perceval gagne ce roi d’un calme exaspérant, qui ne s’indigne guère devant le manque de courtoisie du jeune homme, ou de sa hâte. Le succès de Perceval est d’autant plus inattendu, qu’il ignore qu’afin d’arriver à son but il ne doit pas se montrer arrogant. En plus, il ne prend aucun souci à construire un discours « free from all suspicion of meanness, personal spite, or ambition. »<sup>14</sup> Ainsi, en obtenant la promesse d’Arthur de le faire chevalier, Perceval nomme vite l’objet de sa convoitise : les armes vermeilles :

-“Foi que je doi al Creatour,  
Fait li vallés, biaux sire rois,  
Ne serai chevaliers des mois,  
Se chevaliers vermeus ne sui.  
Donez moi les armes celui (994-998)

---

<sup>13</sup> Quintilian, *The Institutio Oratorio*, trans. H.E. Butler (Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1968) Book XI.III. 61.

<sup>14</sup> Quintilian Book IV. I. 8.



A une condition, mon cher seigneur le roi ! dit-il,  
Je ne serai pas chevalier avant des mois  
si je ne deviens un chevalier vermeil.  
Donnez-moi les armes de celui... (91)

Mais Arthur n'est pas influencé par les paroles dépourvues de respect que Perceval lui adresse, persuadé que ce ne doit pas être la faute du jeune homme. Tout ce dont on a besoin, dit le roi, une fois que l'on est né dans une famille noble, c'est d'un maître digne, un maître qui réussira à supprimer une nature sauvage :

Por che, se li vallés est niches,  
S'est il, puet c'estre, gentix hom,  
Que il li vient d'aprisson,  
Qu'il a esté a malvais mestre ;  
Encore puet preus vassax estre. (1012-1016)

Ce jeune homme a beau être un ignorant,  
il est peut-être de noble famille,  
et s'il lui vient de son éducation  
qu'il ait eu un maître indigne,  
il peut encore devenir sage et vaillant. (91)

Le premier pas que Perceval fait pour gagner l'appellation de vaillant est de partir s'emparer de ces armes vermeilles, tellement désirées. Il n'est pas sage pourtant, et ne saisit pas l'ironie de Keu, qui, en tant que la mauvaise langue de la cour d'Arthur lui confirme sa fausse supposition de posséder ces armes. Même si Keu n'avait point essayé de dissimuler son ironie, Perceval, qui n'avait jamais été exposé à un discours double, et qui ne connaissait pas la nature de Keu, lit à la lettre ce qu'on lui dit. En plus, il aime ce qu'il entend, ce qui obscurcit encore plus sa capacité d'aller au delà des mots.

Le Chevalier Vermeil est tout aussi mauvais lecteur que Perceval. Il mourra parce qu'il ne s'apercevra pas du danger que représente le jeune Gallois. Pour le Chevalier Vermeil le javelot de Perceval est une arme de chasse, une arme que l'on n'utilise pas

dans un combat chevaleresque. En plus, on n'attaque jamais un autre chevalier sans lancer un défi préalable. Perceval ne suit aucune de ces règles parce qu'il ne les connaît pas. Comme Keith Busby l'observe de manière pertinente il n'y a pas de dialogue possible entre les deux, et leur « aggressively humorous dialogue is a model of non-communication as the two can only respond to each other's questions by repeating their own, and violence is the only way out of the verbal impasse. »<sup>15</sup>

Perceval doit passer encore une épreuve avant de devenir le nouveau Chevalier Vermeil : arriver à ôter les armes du mort qui :

Qu'elles se tiennent si au cors  
Que ce dedens et che defors  
Est trestot un, si com moi samble,  
Qu'elles se tiennent si ensamble. » (1139-42)

Elles adhèrent si bien à son corps  
que le dedans et le dehors  
ne font qu'un à mon avis.  
Tout est d'un seul tenant. (99)

Ce signifiant qui dans la vision de Perceval s'identifie au signifié, cette armure qui colle au corps mort renforce sa conviction que l'on devient chevalier une fois équipé d'une armure brillante. Sur cette méprise et sur son sens, Roger Dragonetti remarque qu' :

Il ne fait pas de doute que la fiction de Perceval, le valet à la *teste salvage* (v 975) qui n'a de regard que pour ce qui brille, est de nature à traduire, par la quête de l'armure dorée, le rôle éblouissant de la fiction et les exigences rhétoriques d'une quête de l'*ornatus* comme masque de la narrativité et de ses rythmes propres.<sup>16</sup>

Pour Perceval, comme pour sa mère, le signe extérieur est identique au sens réel. Ce sens est cependant caché derrière l'armure, et tout ce qui intéresse le jeune homme c'est cette armure. Le littéralisme réducteur du jeune homme l'empêche d'accéder même au

---

<sup>15</sup> Keith Busby, *Chrétien de Troyes: Perceval (Le Conte du Graal)* (Vancouver : Grant & Cutler Ltd, 1993) 22.

<sup>16</sup> Roger Dragonetti, *La Vie de la lettre au Moyen Âge* (Paris: Editions du Seuil, 1980) 172-73.

signifiant. Il faut quelqu'un qui est familier des plus courts chemins, tel Ivonet (un valet d'Arthur), pour séparer le signifiant de son signifié, mais non pour arriver au sens.

Il suffit ainsi de regarder le corps mort du vaillant chevalier pour s'apercevoir des dangers d'une lecture réductrice des signifiants. Perceval n'en apprend rien ; il reste enfermé dans le monde de ce qui paraît, en choisissant de la sorte le roman. Avec l'armure vermeille, il s'empare de l'identité du chevalier mort, tout en gardant sa chemise de chanvre. Changer de chemise, écrit Charles Méla, ce serait « mourir à soi-même et à la 'niceté', distinguer du dehors le dedans et, du même coup, le symboliser comme le vivant qui se transforme et meurt, au lieu de se figer en la rigidité brillant d'un cadavre. »<sup>17</sup>

### 2.3 L'endocritinement chevaleresque ou l'adoption du roman

Malgré sa chemise incongrue, Perceval ne subit pas de crise d'identité ; une fois protégé par l'armure, il se dit chevalier :

“Chevalier m'a fait  
Li rois, qui bone aventure ait.” (1369-1370)

-J'ai été fait chevalier  
par le roi, et je lui souhaite bonne chance. (115)

Ignorant les règles de l'adoubement, il se trompe une fois de plus. Arthur ne lui avait jamais promis les armes du Chevalier Vermeil, ni n'avait adoubé Perceval chevalier. N'empêche ; le jeune Gallois fait le choix de croire à ce qu'il désire, choix, qui, pour sa défense, ne semble pas être conscient. Ce n'est pas le cas de Gornemant, qui, bien que la « personnification même de l'hôte, »<sup>18</sup> lui refuse le titre de chevalier. Rien qu'à entendre le salut de Perceval, le prud'homme le voit ignorant et sot :

---

<sup>17</sup> Charles Méla, *Blanchefleur et le saint homme* (Paris: Editions du Seuil, 1979) 27.

<sup>18</sup> Charles Foulon, “Les Vavasseurs dans les romans de Chrétien de Troyes,” *An Arthurian Tapestry: Essays in Memory of Lewis Thorpe* (French Department of the University of Glasgow, 1981) 107.

Car il le salua et dist :  
« Sire, ce m'enseigna ma mere. » (1361-1362)

Il le salua donc en disant :  
« Monseigneur, c'est ce que m'a enseigné ma mère. (115)

Comme il nous y avait habitués, Perceval annonce la source de son savoir. Il gagne cependant la sympathie du prud'homme, qui se décide à faire de Perceval un vrai chevalier. La première condition que le jeune homme aura à remplir, ce sera :

-“Que vos querrez  
Le conseil vostre mere et moi. » (1416-1417)

D'ajouter foi  
Aux avis de votre mère et aussi des miens. (117)

C'est une demande à laquelle Perceval donne son accord sans trop réfléchir. Une fois rassuré d'une influence pareille à la mère, Gornemant apprend au jeune homme l'art de manier les armes. Perceval ne ressent aucune difficulté à passer de la chasse aux combats chevaleresques, car, dit Chrétien, cela lui venait de nature.

Le retour du refoulé survient lorsque Perceval manifeste son désir de se rendre auprès de sa mère. C'est peut-être qu'il sent que Gornemant veut remplacer les valeurs de celle-ci par celles de la chevalerie. Malheureusement, le prud'homme est trop séduisant pour que Perceval lui résiste. Le peu d'opposition que Gornemant rencontre à le convaincre d'ôter la chemise de chanvre s'oppose aux insistances sans succès d'Ivonet. Gornemant, plus habile qu'Ivonet, s'était rendu compte qu'avant d'exercer son influence, il fallait écarter la mère et tout ce qui la lui rappelle. Cela explique pourquoi il a exigé que Perceval ajoute foi à ses conseils aussi. Ce qu'il a, au fait, obtenu c'est que Perceval ajoute foi seulement à ses conseils.

En rejetant donc la chemise de chanvre qui trahissait son origine galloise, dont on ne pouvait pas être fier, Perceval renonce à sa mère, bien qu'il ait le désir de retourner auprès d'elle. Le tissu indien de la nouvelle chemise marquera pour Perceval l'entrée dans le monde de l'artifice, dans un univers régis par ce qui est beau et séduisant. C'est un import que Perceval arrivera difficilement à assimiler, mais qu'il ne comprendra que plus tard, devant les gouttes de sang sur la neige.

Gornemant adoube Perceval, ou dans la perception de Jean Frappier « l'endoctrine, »<sup>19</sup> et le muni d'une nouvelle série d'enseignements. Les conseils de la mère sont similaires ; il devait aider les demoiselles en détresse, aller à l'église, chercher la compagnie des prud'hommes. Ce que Gornemant ajoute à cette liste, c'est d'épargner la vie à un chevalier vaincu, ne pas trop parler et cesser de s'identifier à sa mère. Malgré la « déconcertante maigreur »<sup>20</sup> de ces enseignements, dont parle Marc Bloch, Perceval va les suivre à la lettre en leur accordant une valeur de sentence.

Selon Gornemant, dans un monde des hommes, comme est celui de la chevalerie, Perceval sera tenu pour sot s'il continuait à nommer la mère comme source de savoir. La parole du « nice », écrit Méla, « doit être détachée de la mère, car on ne parle jamais qu'au nom du Père. »<sup>21</sup> En plus, tous les conseils de la mère étaient taillés selon la personnalité du jeune homme. Demander le nom de ceux avec lesquels il entre en contact sonnait le conseil maternel. Par contre, celui de Gornemant est de ne pas trop parler. « Trop parler, c'est pécher » (135) dit le prud'homme. A ce point de l'histoire Perceval n'est pas l'homme des subtilités, et il ne sera pas capable de faire la distinction entre ne

---

<sup>19</sup> Jean Frappier, Autour du Graal 17.

<sup>20</sup> Marc Bloch, La Société Féodale. La Formation des liens de dépendance, vol.2 (Paris: Albin Michel 1949) 56.

<sup>21</sup> Méla, Blanchefleur 29.

pas trop parler et ne point parler. Ce que l'on remarque surtout c'est le désir du jeune sauvage de se conformer aux règles, de suivre le code de la chevalerie, et d'y être inclus. A son tour, Chrétien suit les règles. C'est seulement après l'adoubement de Perceval par Gornemant que le poète l'appelle chevalier pour la première fois.

#### 2.4 Blanchefleur : la jeune fille manipulatrice

Le nouveau chevalier veut cependant retourner à son lieu de départ, c'est-à-dire auprès de sa mère. Chrétien fera recours à de nombreuses stratégies discursives pour qu'un tel retour n'advienne pas. Comme on l'avait déjà mentionné, le roman ne peut pas continuer dans la forêt infertile et c'est par le roman que l'on s'approche du récit. Mais tout d'abord, Perceval doit ressentir le besoin d'entrer dans le sens.

Le premier obstacle dans son chemin de retour est une nouvelle « terre gaste » (1667), où une jeune femme règne sur un château en ruines. L'absence d'un seigneur, donc d'un principe masculin explique le chaos total qui y règne. Les deux monastères de cet endroit apocalyptique en parlent d'une manière concluante :

Que ja furent deus abeïes :  
L'une de nonains esbahies,  
L'autre de moignes esgarez. (1757-1759)

c'étaient deux abbayes,  
l'une des nonnes terrifiées,  
l'autre de moines à l'abandon. (141)

La désolation de l'endroit rend la jeune châtelaine encore plus belle et le lecteur ne s'étonne pas de l'émerveillement de Perceval. Méla distingue entre, « l'extase de Perceval à la vue de Blanchefleur... et la fascination devant l'Arme Vermeille : 'voir,' n'est plus l'avidité qui anticipe la possession, mais le ravissement qui ouvre une distance

infranchissable où l'autre dépossède de soi. »<sup>22</sup> Dans la description physique de la demoiselle, Chrétien glisse des détails qui anticipent l'adresse de la demoiselle de faire usage de ses charmes, et surtout l'usage parfait de ses paroles. Ses habits, par exemple, ne sont ni trop longs ni trop larges. Ses cheveux libres, figure privilégiée de la rhétorique médiévale, cheveux d'une beauté extraordinaire, ressemblant à l'or se veulent l'image du discours bien peigné de Chrétien.<sup>23</sup> Sous l'emprise de la beauté de la jeune châtelaine, Perceval ne s'apercevra à aucun moment des ruses successives de celle-ci.

Le silence forcé et contre nature de Perceval s'opposera ainsi à la manière adroite que la jeune femme a employée pour faire du chevalier errant son hôte, malgré l'état lamentable du château. Chrétien précise que Perceval avait en effet envie de parler, mais qu'il supprimait ce penchant naturel :

Por che de parler se tenoit  
Que del chastoï li sovenoit,  
Que li preudom li avoit fait, (1857-59)

Il se retenait en effet de parler,  
se souvenant de la leçon  
qui lui avait faite le gentilhomme. (147)

Si Perceval se tait, la belle demoiselle va parler. En fin lecteur, Blanchefleur se rend vite compte que c'est à elle de mettre fin au mutisme exaspérant de son invité. Une simple question que la demoiselle lui adresse, et Perceval redevient Perceval : il avoue sans hésitation son impuissance de décrire la beauté du château de Gornemant, et son ignorance quant au nom de ce château mais ne manque pas d'en louer le seigneur. La première à être charmée par une parole de Perceval, la jeune femme s'avère être la nièce

---

<sup>22</sup> Méla, *Blanchefleur* 32.

<sup>23</sup> Dans son art poétique, Geoffrey de Vinsauf compare le discours poétique à de cheveux bien peignés. « Lo, I have given you a comb, with which, if they be combed, your poems may gleam. » "The New Poetics," trans. Jane Baltzell Kopp, *Three Medieval Rhetorical Arts*, ed. James J. Murphy (Berkeley: University of California Press, 1971) 103.

de Gornemant et elle se presse d'exposer les malheurs de son château à elle. L'état de pauvreté où se situent la demoiselle et ses vassaux n'impressionne guère Perceval. Rien ne réussit à le tenir éveillé, y inclus la proximité de cette belle et disponible femme :

Mais il ne savoit nule rien  
D'amor ne de nule autre rien, (1941-1942)

Mais il ignorait tout  
de l'amour comme du reste (153) ,

Il faut que la demoiselle se rende auprès de son lit, une « décision bien difficile, »<sup>24</sup> et qu'elle le mouille de ses larmes, pour le réveiller, et pour obtenir de lui ce qu'elle désirait. Bon rhéteur, Blanchefleur décrit en détail les supplices qu'elle et ses vassaux ont soufferts de Clamadeu ; ses ennemis sont les seules coupables dans ce conflit, laisse sous-entendre la jeune femme. Très adroite, elle expose devant Perceval, les défauts de Clamadeu qui doivent inciter Perceval à combattre pour elle.<sup>25</sup> Comme si Chrétien voulait s'assurer que le lecteur a bien compris les intentions de Blanchefleur, il insiste davantage sur les motifs de cette visite nocturne :

Par tans se porra aloser  
Li chevaliers, s'il faire l'ose,  
C'onques cele por autre chose  
Ne vint plorer desor sa face, (2038-2041)

Ce sera bientôt l'occasion de s'illustrer  
pour le chevalier, s'il en a l'audace,  
car ce n'est pas pour autre chose  
qu'elle est venue pleurer sur son visage, (161)

Une fois le « défi » lancé, Perceval se hâte de montrer son courage, donc de mériter le titre de chevalier. En vraie manipulatrice, la jeune femme arrive à persuader Perceval que

---

<sup>24</sup> Cazelles 221.

<sup>25</sup> « As regards our opponent he is generally attacked on similar lines, but with method reversed. For power is generally attended by envy, abject meanness by contempt, guilt and baseness by hatred, three emotions which are powerful factors to alienate the good-will of the judges. » Quintilian IV. I. 14.



c'est de son initiative à lui qu'il va combattre. En outre, en exposant la difficulté du combat auquel Perceval doit s'engager afin de mettre fin à la désolation du château, la jeune fille ne fait qu'inciter davantage notre nouveau chevalier :

Einsi fait ele come sage,  
Qu'ele li a mis en corage  
Ce qu'ele li blasme molt fort. (2135-2137)

Ainsi agit-elle en femme habile,  
lui imprimant au cœur  
ce dont elle le blâme bien haut. (167)

Brûlant de se faire valoir, aussi bien que d'emporter le cœur de la belle, Perceval se précipite dans ce combat tellement attendu. Les éléments significatifs de cette scène, écrit Norris J. Lacy, sont, « Blanchefleur's deviousness (why not simply *ask* him to champion her cause?) and Perceval's habit of perverting chivalry, by subordinating the human needs which should justify it to the details of the chivalric process itself. »<sup>26</sup>

Vainqueur, Perceval se maîtrise et épargne la vie du chevalier en obéissant de nouveau aux conseils de Gornemant. L'instinct de Perceval est de tuer, comme on l'a déjà pu observer lors du combat avec le feu Chevalier Vermeil. Il supprime cependant cet instinct meurtrier, surtout que l'autre lui promet de porter témoignage de sa vaillance. L'un des aspects de la chevalerie nous est discrètement révélé par Chrétien : un acte de bravoure n'existe pas si l'on n'en parle pas, quelque glorieux qu'il le soit. Chaque combat a besoin d'un spectateur, et le spectateur par excellence est Arthur. La charité dont Chrétien faisait éloge dans le Prologue, une charité cachée, contraste évidemment avec l'ostentation du monde chevaleresque, où tout doit être enregistré.

---

<sup>26</sup> Norris J. Lacy, The Craft of Chrétien de Troyes: An Essay on Narrative Art (Leiden: E.J. Brill, 1980) 63.

Ce premier geste altruiste de Perceval est récompensé par une intervention quasi-divine. Assiégés, affaiblis par la faim, les habitants de Beaurepaire sont en train de succomber à la faim, lorsqu'un marchand, chassé par un coup de vent, y apporte sa charge de vivres. Quant à Perceval, le poète lui réserve un nouvel combat, avec le seigneur des assiégeants, Clamadeu. Les prières ponctuées de baisers de Blanchefleur sont tout aussi inefficaces que les prières de la mère : Perceval y combattrait, au risque de perdre sa vie, et personne ne peut changer son avis. Mais Chrétien ne veut pas perdre le temps à nous décrire le combat :

Assez vos deïsse coment,  
Se je m'en volsisse entremetre,  
Mais por che n'i weil paine metre (2678-80)

Je pourrais bien vous dire comment,  
si je voulais en perdre le temps.  
Mais à quoi bon s'en donner la peine ? (201)

C'est ici une approche qu'il gardera tout le long du roman. En ce sens, Faral écrit que « Dans ces premiers romans Chrétien de Troyes multiplie les longues descriptions d'objets ; mais il éprouva qu'une partie de son public se fatiguait de les écouter,... et il devient très réservé dans l'emploi de la description d'objets. »<sup>27</sup> Cette brièveté que Chrétien impose à son style met en relief la loquacité inutile de Gauvain. Ainsi, le résumé, de ce nouveau combat, d'où Perceval sort vainqueur, suffit.

Par contre, l'arrivée de Clamadeu à la cour d'Arthur reçoit toute l'attention du poète. A son tour, Clamadeu doit s'y rendre afin de raconter le nouvel exploit de Perceval. Chrétien se sert de cette occasion pour nous donner une image plus complexe

---

<sup>27</sup> Edmond Faral, Les arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècle (Paris: Librairie Ancienne Honoré Champion, 1924) 84.

de la cour. Si l'on connaît déjà la méchante langue de Keu, on n'apprend qu'à cet instant son étonnante beauté physique :

N'ot plus bel chevalier el mont,  
Et fu trechiez a une trece ;  
Mais sa biauté et sa proëce  
Empiroient si felon gap. (2798-2801)

Il n'y avait pas de plus beau chevalier au monde,  
mais sa beauté et sa vaillance  
étaient gâtées par la cruauté de ses moqueries. (209)

Selon l'esthétique médiévale, la beauté physique correspond à la beauté intérieure, symbolisant le bon et le bien. Quant au langage bien peigné du sénéchal, avec sa tresse blonde, il devrait parler le beau et le vrai en même temps. Il est bien possible que le sénéchal parle le vrai, vu la peur qu'il provoque. Quoique soigné, son langage n'est toutefois pas beau. Saussurien avant la lettre, Chrétien établit une relation d'arbitraire entre signifiant et signifié : l'attention que Keu prête aux détails vestimentaires et donc à sa façon de faire usage du langage, contraste avec ses paroles tranchantes.

Pendant ce deuxième épisode, Keu suggère seulement que le roi commence à manger avant d'entendre des nouvelles. Pour tout autre, les paroles du sénéchal seraient inoffensives. Arthur, qui ne vit que pour entendre des histoires, s'indigne devant le manque de respect du sénéchal et finit par l'accuser d'avoir chassé Perceval de sa cour :

Par ta fole langue et par toi  
S'en ala il, dont molt me grieve." (2880-2881)

C'est toi et ta sotte langue  
qui l'ont fait partir, et je ne m'en console pas. » (215)

Le moteur du roman, c'est donc la folle langue. Etre matière de roman est donc folie, selon le roi. On sait toutefois que Perceval avait besoin de quitter la cour pour trouver son identité et pour rencontrer les Sirènes. La folle parole est donc nécessaire à plusieurs

niveaux et l'on peut observer que Perceval n'est pas le seul à en avoir besoin. A son tour, Arthur profite de cette parole toute puissante, qui déclenche d'histoires, sans lesquelles il ne pourrait pas vivre. En même temps il accuse Keu. Son accusation s'adresse plutôt à la perspicacité du sénéchal qui s'était rendu compte qu'une parole puissante ne doit nécessairement pas être belle. Gâté, Arthur veut et chevaliers et histoires, sans réaliser la contradiction des ses désirs ou l'inconsistance du monde où il exerce son pouvoir.

## 2.5 Le péché inhibiteur

Après ce court interlude, le poète revient à son héros, qui est en train de faire l'expérience décisive et qui la rate. Ayant quitté le château de Beaurepaire pour retrouver sa mère, Perceval est de nouveau détourné par l'apparition des deux pêcheurs qui lui offrent l'hospitalité. La maison, « hors du temps comme de l'espace, »<sup>28</sup> dont on lui ouvre les portes, ne répond pas aux attentes du jeune homme. Il n'y a rien dans l'aspect humble des deux hommes à la ligne qui préfigure la riche maison où ils demeurent, le dîner extravagant que l'on sert à Perceval, ou le don qu'on va lui faire.

A peine arrivé, Perceval reçoit de l'infirme qui pêchait dans la barque, une épée, dont il n'y a que trois dans le monde. Ce don, subtilement contraignant<sup>29</sup>, range toutefois le jeune homme du côté des élus. En le jugeant digne d'un pareil don singulier, l'infirme semble avertir Perceval que tout dépend de ses actes. La castration, les errances où Perceval est en train de se jeter, le roman, tout peut finir, si le jeune homme sait faire bon usage de son épée. Tout dans la salle où ils dînent concourt pour que Perceval voie la lumière mais malgré cette clarté éblouissante, Perceval ne se rendra pas compte de la conduite que l'on attendait de lui :

---

<sup>28</sup> Jacques Ribard, *Le Moyen Age: littérature et symbolisme* (Genève: Editions Slatkine, 1984) 127.

<sup>29</sup> Je te donne cette épée, pourrait tout aussi bien dire l'infirme, mais j'exige que tu fasses bon usage d'elle, c'est-à-dire que tu poses les bonnes questions.

Si s'est de demander tenus  
Coment ceste chose avenoit  
Que del chasti li sovenoit  
Celui qui chevalier le fist  
Qui li ensaigna et aprist  
Que de trop parler se gardast.  
Et crient, se il le demandast,  
Qu'en le tenist a vilonie ; (3204-3211)

Il s'est retenu de demander  
comment pareille chose advenait,  
car il se souvenait de la leçon  
de celui qui l'avait fait chevalier  
et qui lui avait enseigné et appris  
à se garder de trop parler.  
Ainsi craint-il, s'il le demandait  
qu'on jugeât la chose grossière. (237)

Encore une fois, Perceval supprime son premier instinct, toujours en suivant les conseils de Gornemant. Le fait qu'il ne saisit pas le bon moment, le *kairos* (lorsque l'orateur choisit le meilleur moment pour placer son discours), parle pour l'insuffisance de son éducation. « A l'arrivée du Graal, » explique Michel Stanesco, « Perceval se trouve dans une situation doublement difficile, car non seulement il n'a pas eu de maître pour les saintes choses, mais la doctrine chevaleresque elle-même est incomplète. »<sup>30</sup> On ne peut pas s'empêcher d'imaginer le comportement de Perceval s'il n'avait pas subi l'initiation chevaleresque du prud'homme. Sa réaction devant le Graal aurait été probablement similaire à celle qu'il avait manifestée lors de la première rencontre des chevaliers, dans le domaine de sa mère. De cette perspective, on pourrait donc conclure que l'enseignement de Gornemant ne sert à Perceval que dans le monde du roman, tout en l'empêchant d'approcher l'événement qui le propulse dans le récit.

Ainsi, se considérant bon rhéteur, Perceval se force à se taire tout au long du dîner. On lui accorde cependant plusieurs occasions de parler, la procession du Graal

---

<sup>30</sup> Stanesco 294.

interrompant le dîner avec chaque mets. Chrétien prend soin d'avertir son lecteur que le silence forcé de Perceval n'est aucunement de bon augure :

Mais plus de taist qu'il ne covient,  
Qu'a chascun mes que l'on servoit,  
Par devant lui trespasser voit  
Le graal trestot descovert,  
Ne ne set pas cui l'en en sert  
Et si le volroit savoir. (3298-3303)

Mais il se tait plus qu'il ne convient,  
car à chacun des mets que l'on servait,  
il voit par-devant eux repasser  
le graal, entièrement visible.  
Il ne sait pas toujours qui l'on en sert,  
Et pourtant il voudrait bien le savoir, (243)

Comme on le voit, Perceval n'a point perdu sa curiosité. Ce qu'il a perdu, c'est son innocence. Il sait déjà que les paroles le définissent, qu'elles peuvent être mal reçues ou que tout ne lui est plus permis. Ceci dit, il ne se rend pas compte ni de ce qui est attendu de lui, ni de ce qui lui est permis.

Ainsi, il décide d'ajourner le moment des questions, sans évidemment supposer qu'il y a un nombre fini d'opportunités. « A l'aphasie de Perceval dans la nuit du Graal-absence de questions- » écrit Jean-Jacques Vincensini, « réplique le mutisme du château du Graal le lendemain matin-privation de réponse-au moment où le jeune homme s'est enfin décidé à interroger, »<sup>31</sup> :

Ensi de parler se foloie,  
Que nus respondre ne li velt. (3420-3421)

Mais il se démène en vain à parler ainsi,  
car personne ne veut lui répondre. (251)

Le silence de Perceval constitue une nouvelle stratégie narrative. Apprendre pourquoi la lance saigne ou qui se nourrit du Graal signifierait sauter du roman dans le

---

<sup>31</sup> Jean-Jacques Vincensini, Motifs et thèmes du récit médiéval (Paris: Nathan, 2000) 71.

récit. Ni Chrétien, ni Perceval ne semblent vouloir renoncer aux occasions de se prouver, l'un en tant que chevalier des lettres et l'autre comme chevalier des armes.<sup>32</sup>

## 2.6 La révélation du nom

La première à faire apprendre à Perceval que son silence n'avait pas été apprécié est une demoiselle en deuil, qui plus tard s'avère être sa cousine. En apprenant que Perceval n'avait posé aucune question sur la lance qui saigne ou sur le Graal, la cousine ne tarde point à lui reprocher son inhabileté rhétorique. C'est à ce moment que Perceval se rend compte de son nom, comme si la conscience du manque et d'être dans le tort lui dévoilait sa propre identité :

Et cil qui son non ne savoit  
Devine et dist que il avoit  
Perchevaux li Gaulois a non,  
Ne ne set s'il dist voir ou non ;  
Mais il dist voir et si nel sot. (3573-3577)

Et lui qui ne savait pas son nom  
en a l'inspiration et il dit  
que Perceval le Gallois est son nom,  
sans savoir s'il dit vrai ou non.  
Mais il a dit vrai, sans le savoir. (261)

Dans la même lignée, Bezzola écrit que c'est l'échec de la maison du Graal qui le conduit à se « plonger dans l'abîme de sa propre existence et en devine le sens en devinant son nom. »<sup>33</sup> S'il devine son nom, Perceval ne devine pas toutefois ni le sens de son échec dans la maison du Graal ni de son existence.

Quant à ce nom que Perceval devine miraculeusement et de la véracité duquel il n'est pas sûr, il n'est plus valable. Paradoxalement, c'est la même faute qu'il avait

---

<sup>32</sup> Selon Jean de Meun, la chevalerie arthurienne est avant tout, une chevalerie des lettres : « quelque chevalerie enprendre/ soit d'armes ou de letreüre » (v 11442-11443) Roman de la Rose, ed. Felix Lecoy (Paris : Champion, 1965).

<sup>33</sup> Reto R. Bezzola, Le sens de l'aventure et de l'amour (Paris: Editions de la Jeune Parque, 1947) 56.

commise et qui lui avait permis l'accès à son nom, qui avait changé son identité. Selon la demoiselle, le nom actuel de Perceval est : Perceval l'Infortuné. C'est toujours elle qui lui révèle le changement que ses questions auraient pu produire :

Come iés or mal aventurous  
Quant tu tot che n'as demandé !  
Que tant eüsses amendé  
Le buen roi qui est mehaigniez  
Que toz eüst regaaigniez  
Ses membres et terre tenist, (3584-3589)

Quelle triste aventure est la tienne  
de n'avoir rien demandé,  
car tu aurais si bien pu guérir  
le bon roi qui est infirme  
qu'il eût recouvré l'entier usage  
de ses membres et le maintien de ses terres. (263)

Les paroles de Perceval auraient donc pu renverser la castration et rétablir la fertilité et la prospérité. L'idée qui s'en dégage est l'association entre castration et désolation, comparaison que le poète avait déjà établie en décrivant le domaine de la mère. Cette parole toute puissante nous rappelle la semence du Prologue. Le Conte se veut tout aussi efficace, tout aussi fertile que les paroles de Perceval auraient pu l'être. Néanmoins, il y a toujours le danger que même une bonne semence soit infertile. En ce sens, James Dauphiné écrit qu' : « il y a ironie chez ce poète qui pressentait que les mots, au delà de leur valeur polysémique, liée à leur nature propre et à leur fonction dans la poursuite de l'imitation de la réalité, avaient la possibilité de rendre compte des écarts qui existaient entre le projet de l'œuvre, sa réalisation et sa finalité. » <sup>34</sup>

Si le jeune chevalier ne s'est pas rendu compte d'avoir commis une erreur, sa cousine en connaît aussi le motif. Et la mère et Perceval ont commis un péché. Perceval, qui a abandonné sa mère n'a pas pu parler :

---

<sup>34</sup> James Dauphiné, "Le thème de l'amour dans le *Conte du Graal*," *Europe*, 642 (1982) 119.



Por le pechié, ce saches tu,  
De ta mere t'est avenu,  
Qu'ele [est] morte del doel de toi. (3593-3595)

C'est à cause du péché qui touche à ta mère,  
apprends- le, que cela t'est arrivé,  
quand elle est morte de chagrin pour toi. (263)

La mort de la mère, cependant, impressionne peu Perceval. En tant que vivante, la mère constituait son but. Une fois qu'il apprend sa mort, Perceval décide de la laisser avec les morts et de se ranger du côté des vivants (3630). Son deuil rapide le trahit cependant. La mère était l'obstacle le plus difficile à surmonter afin de devenir un chevalier parfait. Bien qu'il ait décidé de revenir auprès d'elle, Perceval savait toutefois qu'il ne le pouvait pas. S'il n'avait eu aucune difficulté à trouver son chemin vers Arthur, faire le même parcours, à l'inverse, lui est impossible. Il faut se rappeler que ses frères étaient morts, en retournant à la Gaste Forêt. Il est tout aussi probable que le domaine de la mère, où le principe masculin est anéanti, aurait eu le même effet sur Perceval. Comme on vient de le voir, le jeune homme veut se ranger du côté de la vie, du *logos spermatikos*.

Mais c'est le *logos* de la cousine en deuil qui est *spermatikos*. Elle, qui veut faire du roman, sait poser de bonnes questions, génératrices des révélations tandis que Perceval, incapable de s'adapter à une réalité inconnue, est forcé à se taire. Pour la défense de Perceval il faut dire que la demoiselle semble avoir eu accès à tout endroit où son cousin est passé. Par conséquent, Perceval ne s'étonne pas lorsque sa cousine lui apprend que l'épée reçue du Roi Pêcheur se brisera en bataille.

Cette épée inconstante est chargée d'un symbolisme chrétien puissant. Le Christ de l'Apocalypse,<sup>35</sup> tient dans sa bouche une épée à double tranchant étant le symbole du

---

<sup>35</sup> « He held seven stars in his right hand and a sharp, double-bladed sword in his mouth, and his face shone like the power of the sun in unclouded brilliance » Revelations 1.6.

feu purificateur et de la vérité qui éclaire. Par contre, muni de son épée singulière, Perceval n'éclaire rien. Craignant les vérités qui le forceraient de quitter le roman, Perceval ne pose aucune question. Si l'on équivaut donc l'épée à la capacité de bien agir au moment crucial, on pourrait affirmer que la brisure prévue a déjà eu lieu.<sup>36</sup> Norris Lacy fait l'analogie entre l'épée et la chevalerie, en disant que: « Thus it is with chivalry, symbolized by the sword: in ordinary situations it is more than adequate, but to more severe tests it must be remade by a higher conception of love and devotion. »<sup>37</sup>

Malgré ses oppositions, le passé continue à poursuivre Perceval. Parti pour venger l'ami mort de sa cousine, il rencontre une autre demoiselle au besoin. L'état de cette malheureuse touche son cœur. Forcée à chevaucher un palefroi indigne et affamé, elle est presque déshabillée. Paradoxalement, plus elle essaie de se couvrir, plus elle se découvre :

Mais lors covint pertuis ovrir ;  
Et quant ele en un liu se coevre,  
Un pertruis clot et cent en oeuvre. (3744-3747)

Mais aussitôt s'ouvraient des trous,  
car il suffit qu'elle se couvre en un lieu,  
pour que, fermant un trou, elle en rouvre deux ! (273)

La couleur de la chaire rouge maltraitée ne peut pas être cachée, telle la vérité qui résiste à la dissimulation. La scène se complique avec l'apparition de l'ami de la jeune femme, l'Orgueilleux de la Lande, qui explique à Perceval pourquoi il maltraite son amie. Cette dernière n'est personne d'autre que la pucelle de la tente, à laquelle Perceval avait volé

---

<sup>36</sup> Selon certains manuscrits, cette épée se brisera au sens propre du terme, lors du combat avec l'Orgueilleux de la Lande. Cette épée brisée peut être une métaphore du roman inachevé, idée que les continuateurs de Chrétien ont joyeusement embrassée. La critique moderne en est divisée ; l'inclusion de cet épisode ou son omission mènent aux conclusions sur l'achèvement du roman. Je me situe du côté de ceux qui omettent ces vingt lignes, en considérant le roman achevé. Je m'en suis servie de l'article d'Alexandre Leupin, "La faille et l'écriture dans la première continuation de Perceval" Le Moyen Age : Revue d'Histoire et de Philologie, LXXXVIII. 2 (1982) 237-271.

<sup>37</sup> Lacy, The Craft 109.

des baisers et l'anneau. En exposant la vérité de l'amour courtois, l'Orgueilleux doute que ce soit tout ce qui s'était passé. Selon lui qui reçoit un baiser ne s'y arrête pas. Perceval ne s'esquive pas et les deux s'engagent dans un combat d'où Perceval sort victorieux.

Cette fois-ci, Perceval sait précisément où envoyer l'Orgueilleux de la Lande : chez Arthur. Ce dernier, impressionné par cette nouvelle victoire du jeune Gallois et convaincu que Perceval l'avait servi, prend la décision de partir à sa quête :

Puis m'a si bien a gre servi (4133)

Depuis il m'a si bien servi à mon gré (299)

Perceval n'avait rien fait pour servir le roi, sauf lui envoyer des chevaliers vaincus pour agrandir sa gloire personnelle. Si l'on se rappelle toutefois, la décision d'Arthur de ne pas manger avant d'entendre des nouvelles, l'affirmation surprenante du roi s'éclaire. Ce dont le roi a le plus besoin, ce sont des histoires et tous ceux qui sont capables d'en fournir jouissent de grand prestige à sa cour.

## 2.7 L'arbitraire du signe

Pendant ce temps, Perceval levé de bonne heure, en quête et en attente (301) assiste à un épisode de chasse. Un faucon attaque une oie sauvage, l'atterre et part sans profiter de sa proie :

Mais trop fu main, si s'en parti,  
Qu'il ne s'i volt liier ne joindre. (4182-4183)

Mais il était trop matin, et il repartit  
Sans plus daigner se joindre ni s'attacher à elle. (303)

Ce qui en reste ce sont quelques gouttes de sang dans la neige fraîche dans cet «hiver méditatif, »<sup>38</sup> incongru, survenu quelques semaines après la Pentecôte.

L'éphémère et la gratuité de l'acte du faucon permettent une analogie avec la chevalerie. Gestes futiles, qui ne facilitent point l'évolution (tout au plus, la réparation des fautes passées, comme les épisodes avec Blanchefleur ou avec la demoiselle maltraitée), voilà l'image que Chrétien peint de la chevalerie dans la partie Perceval de son roman.

Devant ces gouttes de sang, Perceval se rend compte que le signifiant et le signifié sont différents. Le contraste puissant entre le blanc de la neige et le rouge du sang lui permet, pour la première fois, de se débarrasser de son littéralisme réducteur. Le signifiant renvoie à quelque chose qui n'est pas présent, et apparent non plus : le teint vermeil de Blanchefleur. A partir de ce moment, Perceval ne fera plus de faute en tant que chevalier.

---

<sup>38</sup> Ribard 119.

### Chapitre 3. Gauvain et la rhétorique du mensonge

#### 3.1 Le « duel » verbal

Gauvain se fait remarquer pour la première fois pendant l'épisode des trois gouttes de sang. Après l'échec de deux autres chevaliers de faire sortir Perceval de sa rêverie (Keu y inclus), Gauvain se décide à parler à Perceval, tout en sachant que porter une armure ne signifie pas toujours vouloir combattre. Homme des apparences, Gauvain ne s'y laisse pas tromper, mais ne risque rien et approche Perceval tout armé. Keu, qui n'hésite jamais à employer les paroles en tant qu'armes, ne veut pas rater l'occasion d'accuser Gauvain de sa stratégie d'approcher Perceval, et donne la parfaite définition d'un rhéteur :

Bien savez vos paroles vendre  
Qui molt sont beles et polies. (4384-5)  
Bien le sarez aplaniier  
Si c'on aplanie le chat,  
Si dira l'en : 'Or se combat,  
Mesire Gavains fieremant ! (4400-4403)

Vous savez bien vendre vos paroles  
toujours aimables, sans rien de rugueux....  
vous saurez bien le caresser  
comme on caresse un chat,  
et l'on dira: quelle farouche bataille  
livre maintenant monseigneur Gauvain. (317)

Keu est le seul qui s'indigne contre ce chevalier rhéteur qui vaincra là où les bras des autres avaient échoué. La rhétorique d'un bon orateur devrait rester inaperçue; cependant, Keu lit et démasque Gauvain. L'échec du sénéchal est dû plutôt au désir des chevaliers d'Arthur de se laisser séduire par la belle parole qu'au manque de vérité de ses accusations.

C'est donc la parole qui a du succès. Le hasard aide Gauvain dans son entreprise, en séchant les gouttes de sang que Perceval contemplait. En tant que maître absolu de l'art de caresser, pour reprendre les mots injurieux de Keu, Gauvain n'a aucune difficulté à convaincre un Perceval sorti de sa rêverie de joindre la cour d'Arthur. Bon orateur, qui sait jongler avec les mots, Gauvain illustre parfaitement la conviction de Quintilien, que « rhetorical ornament contributes not a little to the furtherance of our case as well. For when our audience find it a pleasure to listen, their attention and their readiness to believe what they are hearing both alike increase, while they are generally filled with delight and admiration. » <sup>1</sup>

Flatté, Perceval ne peut pas résister aux charmes de ces paroles de Gauvain, si humbles, si recherchées, et qui invitent à leur obéir :

-« Certes, fait mesire Gavains,  
Cist pensers n'estoit pas vilains,  
Ainz estoit molt cortois et dols ;  
Et cil estoit fel et estols  
Que vostre cuer en romovoit.  
Mais or desir molt et covoit  
Savoir que vos en voldrés faire ;  
Qu'au roi, s'il ne vos doit desplaire,  
Vos menroie molt volentiers. » (4457-4465)

-En vérité, fait monseigneur Gauvain,  
être dans ces pensées n'était pas l'affaire d'un rustre,  
mais c'était chose pleine de courtoisie et de douceur.  
Il fallait être un fou et un brutal  
pour vous en éloigner le cœur.  
Mais j'ai le désir et l'envie  
de savoir ce que vous avez l'intention de faire,  
car c'est au roi, s'il ne vous doit déplaire,  
que je vous mènerais volontiers. (321)

Devant ce succès facile, Keu ne peut pas réprimer son mépris envers Gauvain et parle “ à tort ou à raison/comme il en avait envie” (325). Personne n'a intérêt à écouter les paroles

---

<sup>1</sup> Quintilian Book VII. III. 5.

fâcheuses de Keu, paroles qui mettent en danger l'existence même des valeurs arthuriennes. Dans ce cadre, Gauvain ne doute point de son succès. L'introduction « pompeuse »<sup>2</sup> qu'il fait à Perceval devant la cour en est la preuve :

« Sire, je vos amain  
Fait mesure Gavains au roi,  
Celui que vos, si com je croi,  
Coneüssiez molt volentiers  
Passé a quinze jors entiers.  
C'est cil dont vos tant parliez,  
C'est cil que querant aliez  
Je le vos bail, veez le chi. » (4546-4558)

« Sire, sire, je vous amène,  
dit au roi monseigneur Gauvain,  
celui que vous souhaitiez, je crois,  
tellement connaître,  
voilà bien quinze jours de cela.  
C'est lui dont vous parliez tant,  
C'est lui dont vous vous étiez mis en quête. (327)

Pour sa défense il faut préciser que Gauvain avait, en effet, le mieux agi; si ces paroles ont été trop emphatiques, c'est parce qu'il voulait les adapter à la solennité de l'occasion. En ce sens, il est l'adepte des préceptes exposés par Alberic of Monte Cassino, qui explique que, « We recognize that a suitable simplicity of language gives real beauty to simple themes, brilliant eloquence belongs to topics of some importance, and majesty of speech is essential to overwhelming ideas. »<sup>3</sup>

### 3.2 La vérité monstrueuse

Rien ne peut troubler l'harmonie que les paroles de Gauvain avaient favorisée, rien que des paroles non courtoises. Les paroles non courtoises arrivent à Carlion avec la demoiselle hideuse, montée sur sa mule fauve. Elle, dont le corps est monstrueux, va dire

---

<sup>2</sup> Haidu, *Aesthetic* 198: "the whole rhetorical and...pompous ! Pomposity is the last of Chrétien's faults ; the quality is entirely Gauvain's."

<sup>3</sup> Alberic of Monte Cassino, "Flowers of Rhetoric," *Readings in Medieval Rhetoric* 150.

la vérité. Chrétien joue avec les attentes des ses lecteurs. Keu était beau ; ses mots ne l'étaient pas. La demoiselle est hideuse, mais elle va et flatter et blâmer. Le signifiant, en ce cas, la beauté physique, n'est pas un indice de ce qui se trouve derrière et l'on ne peut pas être littéraliste.

Courtoise avec le roi,<sup>4</sup> la demoiselle hideuse est pleine d'accusations envers Perceval :

Et dehaïs ait qui te salue  
Ne qui nul bien t'ore ne prie,  
Que tu ne la recheüs mie,  
Fortune quant tu l'encontras ! (4648-4651)

Maudit soit qui te salue  
ou qui te souhaite, en prière, du bien,  
car tu n'as su la saisir,  
la Fortune, quand tu l'as rencontrée. (333)

La faute de Perceval, le laid qui selon Aristote justifie le blâme<sup>5</sup> est de n'avoir pas saisi la fortune et par conséquent de n'avoir pas « rend[u] de nombreux et importants services, services de toute sorte et en toute sorte de cas. »<sup>6</sup>

Il faut aussi mettre en opposition les mots flatteurs qui emmènent Perceval à la cour d'Arthur, et les mots tranchants qui l'en éloignent. De cette perspective, on peut bien conclure que l'apparente absence de rhétorique sauve Perceval d'un destin similaire à celui de Gauvain, c'est-à-dire de la répétition futile, à l'infini, de la même expérience. Au fait, cette hideuse demoiselle est meilleur rhéteur que Gauvain. Personne ne s'aperçoit du pouvoir manipulateur de ses paroles, paroles qui mettent en branle bon nombre de chevaliers et prive la cour d'Arthur du plus méritoire. Le seul chevalier qui peut se sauver

---

<sup>4</sup> Quintilien conseille à l'orateur de louer son public, afin de gagner sa sympathie : "It will be wise too for him to insert some words of praise for his audience, since this will secure their good will, and wherever it is possible this should be done in such a manner as to advance his case." Book III. VII. 24.

<sup>5</sup> Aristote, Rhétorique, vol 1, trans. Médéric Dufour (Paris : Les Belles Lettres, 1960) I. 9.

<sup>6</sup> Aristote I.9.



de la cour arthurienne, donc de ce monde des fabrications, ne va apprécier qu'un langage sans détours, un langage qui dit la vérité, même si cela signifie recevoir du blâme. Cette demoiselle étrange le sait par les mêmes méthodes qu'elle connaît des événements auxquels elle n'avait pas participé, comme la scène du Graal. On peut par conséquent affirmer que ses paroles déterminent Perceval à faire le juste et le bien. Brigitte Cazelles ne considère pas cependant, que cette demoiselle agisse dans l'intérêt de Perceval. Par contre, elle propose que, « the Hideous Damsel's excoriation seeks not to help Perceval gain control over his life but to control him in a manner that will both further the interests of the Grail lineage and undermine those of Arthur. » <sup>7</sup>

Quelles que soient les intentions de la demoiselle hideuse, l'effet de ses paroles accusatrices est que les chemins de Perceval et des chevaliers d'Arthur se séparent. Perceval partira à la recherche de la Lance, « ce qui prouve la liberté du héros, son refus de la fatalité. »<sup>8</sup> Le jeune Gallois est l' élu, destiné à poursuivre un chemin unique, tandis que les autres ne chercheront qu'une vaine gloire chevaleresque.

Chrétien réserve donc à Gauvain une autre destinée, une destinée sous le signe de l'artifice et du mensonge. Accusé de trahison par Guingebresil, il doit aller défendre son honneur. Bien que « technically irreproachable, »<sup>9</sup> pour reprendre les mots de Victoria Guerin, la réponse de Gauvain à l'accusation de trahison est ambiguë :

Mais se je rien mesfait eüsse  
Au chevalier et jel seüsse,  
Molt volentiers pais en queüsse  
Et tele amende li feüsse  
Que tot si ami et li mien  
Le deüssent tenir a bien.  
Et se il a dit son outrage,

---

<sup>7</sup> Cazelles 37.

<sup>8</sup> Jean Frappier, *Chrétien de Troyes* (Paris : Hatier, 1968) 183.

<sup>9</sup> Guerin 169.

Je m'en desfent et tent mon gage  
Ou chi ou la ou lui plaira." (4779-4787)

Mais si j'avais en rien fait du tort  
A ce chevalier et que je l'apprise,  
J'aurais à cœur de rechercher la paix,  
En lui offrant une composition ainsi faite  
Que tous ses amis et les miens  
Devraient la tenir pour équitable.  
Cependant s'il l'a dit pour m'insulter  
Je lui tends mon gage, je suis prêt à me défendre,  
Ici même ou là il lui plaira. (341,343)

En faisant semblant de ne pas se souvenir d'un détail si important tel un combat sans défi, Gauvain ne s'absout pas, et n'obéit pas au mot d'ordre « d'éviter l'obscurité. »<sup>10</sup> Par contre, Gauvain cherche l'obscurité afin de cacher ses vraies intentions. Cette technique lui permet, par la suite, de convaincre les autres chevaliers que la suite du combat entre lui et Guingenbresil décidera de la vérité. Il est évident que pour Gauvain, la vérité n'existe pas en tant que telle, mais est à fabriquer. Ainsi, plus virtuose on s'avère à « fabriquer la vérité, » plus on arrive à la faire croire aux autres :

"Et je, fait Gavains, te plevis  
Que je te sivrrai orendroit,  
Et la verrons qui ara droit." (4794-4796)

Et moi, fait Gauvain, je m'engage  
A te suivre sur l'heure  
Et nous verrons là-bas de quel côté sera le droit. (343)

Le lecteur est évidemment tenté de s'imaginer ce qu'aurait pu être la gloire de Gauvain si on lui avait permis d'aller défendre la demoiselle assiégée. Ses exploits lui auraient réservé une place honorable à côté des autres chevaliers vertueux qui luttent pour une cause noble. Ainsi, Gauvain ne fait que réparer une faute du passé, donc il n'avance

---

<sup>10</sup> Cicero, *On the Ideal Orator*, trans. James M. May & Jakob Wisse (Oxford: Oxford University Press, 2001) 274.

point. «Gauvain, » écrit Jean Frappier, «est un personnage statique. D'un épisode à l'autre, il ne cherche pas à se dépasser lui même. Il tourne en rond dans un cycle d'événements dont le *sen* ne change pas. »<sup>11</sup> Ne pas avancer, c'est régresser, cependant, et ce tourner en rond, dont parle Frappier, va lui donner de tels « vertiges » que le seul chemin qu'il sera capable de prendre sera toujours celui vers Carlion.

### 3.3 Le langage mercantile

Chrétien ne refuse pas à notre héros toute occasion de se prouver. Son chemin le porte au château de Tintangel, où toutes les dames sont installées devant les fenêtres pour mieux observer la prouesse des hommes qui participent au tournoi. C'est une occasion que Gauvain désire ardemment saisir, mais il s'abstient afin de ne pas manquer à son rendez-vous avec Guingenbresil. Son attitude passive, et non chevaleresque, perplexes nos dames. Tout d'abord elles sont déçues parce que Gauvain ne s'arme pas et leur refuse ainsi un plaisir bien voyeuriste. Leur déception se transforme vite en suspicion. Celui qui est muni d'une armure et de chevaux et ne participe pas au tournoi n'est peut-être pas un vrai chevalier. Peut-être est-il marchand ou changeur, supposent les dames, en rappelant au lecteur les mots de Keu qui avait, lui aussi, accusé Gauvain d'être vendeur de mots.

La fille aux petites manches cependant s'obstine à ne pas écouter le conseil sage des dames. Plus usées, les femmes veulent protéger la jeune fille d'une lecture littéraliste :

“Por che, bele amie,  
S'i[l] le samble, ne l'est il mie. (5081-5082

Ma jolie amie,  
s'il en a tout l'air, il n'est pas dit qu'il le soit ! » (363)

---

<sup>11</sup> Frappier, Chrétien et le mythe 216.

Et les femmes et la fille aux petites manches disent la vérité. Il s'agit simplement de savoir quels outils il faut utiliser pour en convaincre les autres. Le meilleur rhéteur, la petite fille a le dessus. Comme ses manches collent à ses bras (il faut se rappeler l'impression de Perceval que l'armure du Chevalier Vermeil formait un tout avec le corps mort), la jeune fille a un pouvoir énorme sur les autres. « Nymphette avant la lettre, »<sup>12</sup> elle ne doit que prier Gauvain de lutter pour elle, pour que celui-là oublie sa résolution de ne pas combattre. Ce qui différencie cette petite fille des autres « vendeurs des paroles, » c'est sa conviction profonde de tenir la vérité directement du Saint Esprit, en lequel elle met toute sa confiance :

Qui tel dyablie avez dite.  
Foi que je doi Sainte Esperite,  
Il samble molt miex tornior  
Que marcheans ne changeor ; (5075-5078)

C'est le diable qui vous souffle ces propos  
et, de les entendre, c'est bien qui me tue.  
Par l'Esprit Saint en qui je crois,  
il ressemble plus à un homme de tournoi  
qu'à un marchand ou à un changeur ! (361)

Cette puer-senex<sup>13</sup> devine que sa maîtrise rhétorique est non transmissible. La petite manche qu'elle voudrait donner à Gauvain sera ridicule, une fois portée par le chevalier. En même temps, et elle et son père sont conscients que Gauvain a besoin d'un aide, afin de gagner le tournoi des mots. La grande manche vermeille que le père fabrique s'oppose aux manches petites de la jeune fille, écrites sur ses bras, et est, parmi d'autres, une représentation de la dégradation de la rhétorique. Cette manche vide, dans sa solitude phallique, éblouit les autres par son érection métaphorique, mais elle reste toutefois vide

---

<sup>12</sup> Frappier, *Chrétien et le mythe* 219.

<sup>13</sup> « Ce topos porte la marque de la fin de l'Antiquité païenne. ...Les cheveux gris du viellard, telle est l'expression imagée de la sagesse, apanage de l'âge. Mais cette sagesse peut aussi échoir en partage au jeune homme. » Curtius 123.

et ne colle à rien. Ce n'est qu'un outil dont Gauvain se sert avec dextérité, mais c'est toutefois un outil que l'on observe :

Onques de gaaignier destriers  
Ne fu mais si entalentez. (5574-5575)

Jamais il ne s'était montré aussi désireux  
De faire des gains en chevaux. (395)

Le désir de Gauvain de s'emparer du langage, du cheval porteur de sens, va caractériser toutes ses aventures futures. L'aventure de Gauvain, remarque Roger Dragonetti, « est centrée sur la conquête d'une monture, métaphore privilégiée du soubassement de l'écriture par rapport à la narration. »<sup>14</sup> Cependant, à ce point de son errance, il se fait encore confiance, à soi, et à sa maîtrise langagière, et fait don de tous les « chevaux » qu'il gagne en dur combat.

### 3.4 Le langage qui fait défaut

Gauvain oublie vite la promesse qu'il fait à la jeune fille de se souvenir d'elle et de la langue enfant<sup>15</sup> que la jeune fille voulait lui léguer. Ainsi la quête de l'artifice continue comme si le tournoi de Tintangel n'avait jamais existé. Gauvain a pourtant une occasion de saisir le destin exceptionnel qui lui coupe le chemin avec la biche blanche. Après des détours et des fentes, le chevalier rhéteur rencontre cette biche blanche au milieu des autres biches ordinaires et est sur le point de la chasser lorsque son cheval commence à boiter. Il faut mentionner qu'avant de partir à la chasse, Gauvain avait changé de cheval ; au lieu de son palefroi, il avait pris un cheval de lutte, et une lance

---

<sup>14</sup> Dragonetti 181.

<sup>15</sup> La fille aux petites manches, avec ses bras écrits, son innocence et sa maîtrise rhétorique, (qui, chez elle semble, innée), nous rappelle la comparaison de Virgile de Toulouse : « La lettre me paraît identique à la condition humaine. On l'appelle en effet enfant en bas âge lorsqu'il ne sait pas parler. ... De même la lettre....On l'appelle enfant en bas âge lorsqu'elle ne consonne pas encore par arrangement... » L'Abbé D. Tardi, *Les epitomae de Virgile de Toulouse* (Paris : Boivin &C-ie, 1928) 41.

lourde et inadéquate. Acteur inné, Gauvain ressent le besoin de se préparer pour toute aventure, mais il manque de perspicacité et s'équipe exactement d'un costume qui l'empêche de jouer son rôle :

Et chaça tant que a bien pres  
Le retenist et arestast,  
Se ses chevax ne desferrast  
D'un des piez devant tot a net. (5682-5685)

Il en a si bien mené la chasse qu'il était tout près  
de la saisir et de l'arrêter,  
si son cheval ne s'était défermé  
tout net d'un pied de devant. (403)

Le cheval/langage lui fait défaut, et Gauvain n'insiste pas. Le sens de cette aventure le préoccupe encore moins. Sourd au chant de Sirènes et décidé de rester dans le roman, Gauvain ne fait aucun effort de retrouver la biche blanche. « L'indication, » remarque Jean Frappier,

est discrète ici chez Chrétien, qui ne s'est pas attaché à mettre en valeur l'aspect symbolique de la chasse vaine ; mais ce bref épisode, qui semble ne pas avoir de justification apparente, pourrait bien impliquer et suggérer l'incapacité de Gauvain à parfaitement accomplir l'aventure de l'Autre Monde. Gauvain n'est pas des ceux qui prennent la biche blanche.<sup>16</sup>

### 3.5 La promesse vide

Cette chasse ratée<sup>17</sup> lui permet de tricher son entrée à Escavalon. Au lieu d'être reçu en tant que l'assassin du roi de la cité, Gauvain est l'hôte d'une belle pucelle qui se plaît à satisfaire tous ses désirs. Ce sont les bourgeois de la ville qui s'aperçoivent de l'identité de Gauvain. En tant que fabricants des armes, il leur est plus facile de voir au delà de l'éclat de l'armure et de reconnaître l'assassin de leur seigneur. Cette fois-ci,

---

<sup>16</sup> Frappier, Chrétien et le mythe 225.

<sup>17</sup> Gauvain, parti à la recherche d'un forgeron pour ferrer son cheval, rencontre des chevaliers qui lui offrent l'hospitalité. Sans savoir qu'on l'invitait à Escavalon, (où il devait se rendre pour répondre au défi de Guingebresil) Gauvain accepte l'offre.

Gauvain n'a pas le temps de se défendre ; il est attaqué tout de suite. Bien que moins sensibles aux apparences trompeuses, les bourgeois d'Escavalon ne reçoivent guère la sympathie de l'auteur :

Lors veïssiez vilains engrez,  
Qui prenent haces et gisarmes ; (5936-5937)

Ah ! Il aurait fallu voire tous ces rustres en fureur  
Prendre haches et guisarmes ! (419)

Les armes destinées aux chevaliers deviennent ridicules dans les mains de ces bourgeois non initiés. En plus, ils sont inefficaces à rire. Une ville entière ne peut pas abattre un chevalier et une demoiselle. Cet épisode nous rappelle le premier combat des armes de Perceval. Ce dernier n'était initié non plus, et pourtant il a pu s'emparer de l'armure du Chevalier Vermeil sans aucune difficulté. Perceval avait cependant lutté avec des armes auxquelles il avait droit, des javelots. Pour être chevalier, on doit être doué par la nature, ou par le lignage. Les bourgeois ne le sont pas, et sont encore plus grotesques qu'ils ne s'en rendent pas compte.

Ils refusent donc de reconnaître leurs propres limites. Gauvain, portier du domaine chevaleresque, du droit de jouir de cette demoiselle généreuse, sème facilement la panique dans le camp de ses attaquants :

A l'espee que il tenoit  
A si le premerain païé  
Que li autre en sont esmaié,  
Ne nus avant traire ne s'ose ;  
Chascuns garde la soie chose,  
Que chascuns de sa teste crient. (5990-5995)

Avec l'épée qu'il tenait,  
il a si bien frappé le premier  
qu'il a jeté le trouble chez les autres,  
et plus personne n'ose s'avancer.

Chacun tient à sa propre vie  
et craint pour sa tête. (423)

Il n'y a pas de gloire dans un combat avec des adversaires inférieurs et qui hésitent à risquer leurs vies, et Gauvain le sait. Encore une fois, Chrétien lui refuse un destin remarquable et l'humilie en le forçant de combattre de faux chevaliers. L'implication pourrait être que Gauvain n'est lui non plus un vrai chevalier. Il est donc inévitable qu'on le conteste. Mais avec Gauvain, on conteste la chevalerie en tant qu'institution. Gauvain prouve cependant sa supériorité en se défendant avec l'échiquier, tandis que la demoiselle se sert des pièces de l'échec. Les pauvres bourgeois n'ont d'autre solution que de saper la tour où se tenait notre chevalier. L'acte est évidemment symbolique. Dans un duel verbal, les non rhéteurs n'ont aucune chance, et ne peuvent gagner que par la destruction totale de la rhétorique.

La victoire de Gauvain n'est qu'apparente. Sans l'aide du seigneur de la ville, la tour et Gauvain se seraient écroulés. Chrétien donne à son chevalier au besoin la possibilité de se sauver et l'envoie à la recherche de la Lance. Cependant en même temps on informe Gauvain que la Lance détruira le monde arthurien :

Et s'est escrit qu'il ert une hore  
Que toz li roïames de Logres,  
Qui jadis fu la terre as ogres,  
Sera destruis par cele lance. (6168-6171)

Et il est écrit que l'heure viendra  
où tout le royaume de Logres,  
qui fut jadis la terre des Ogres,  
sera détruit par cette Lance. (435)

Contraint par les circonstances, Gauvain promet cependant d'essayer de la retrouver. La comparaison entre la décision de Perceval de partir dans cette quête impossible, décision tout à fait volontaire, et l'acceptation à contrecœur de Gauvain est inévitable. Lorsqu'il



s'agit de Gauvain, on doit le forcer à saisir la chance d'entrer dans le récit. Indigné par son manque de choix, Gauvain ne fait qu'une promesse vide, afin de pouvoir retourner le plus vite possible sur la route, plus immédiate, du roman. Détruire un monde où il est parfaitement adapté serait une entreprise absurde pour Gauvain. La promesse future d'un sens manque trop de palpabilité pour que Gauvain arrive à s'y concentrer surtout qu'il n'en ressent pas l'absence.

Chrétien punit Gauvain pour son choix de l'éphémère. Du chevalier parfait, maître du monde autour de lui, Gauvain deviendra la dupe des chevaliers plus malins que lui, au service d'une demoiselle manipulatrice et ratera encore une expérience cruciale. En quittant Escavalon, Gauvain renvoie les chevaliers qui l'accompagnaient (on ne sait pas où ils étaient lorsque leur seigneur était attaqué par les bourgeois) et ne garde qu'un cheval, Gruingalet.

### 3.6 L'entrée dans le récit

C'est ici que Chrétien retourne à Perceval. Cinq ans sont passées depuis le départ de Perceval de la cour d'Arthur, laps de temps où il avait oublié Dieu et perdu la notion du temps. S'il n'entra dans aucune église pendant ces cinq ans, il ne laissa pas d'être à la recherche d'actes de chevalerie et d'aventures étranges (439). Quant à son devoir envers Arthur, celui de lui fournir d'histoires, il s'était bien acquitté, en lui envoyant soixante chevaliers de vaillance. Chrétien ne mentionne guère si Perceval a cherché ou non la Lance ; il laisse seulement sous-entendre que la poursuite des actes chevaleresques l'en ait empêché.

Un jour, armé et cheminant dans une terre déserte, Perceval fait la rencontre de treize pénitents. Dans l'ignorance du jour, un Vendredi Saint, Perceval avait omis de respecter la trêve et d'ôter ses armes ; en plus :

Et cil qui n'avoit nul espans  
De jor ne d'eure ne de tans,  
Tant avoit en son cuer anui, (6261-6263)

Et lui qui n'avait plus la moindre notion  
Du jour ni de l'heure ni de la saison,  
Tant il avait le cœur troublé, (441)

Perdre la notion du temps est le signe le plus tangible de l'égarement de l'âme. Chrétien prend soin de faire observer au lecteur que la raison pour le trouble de Perceval n'est autre que l'oubli de Dieu. L'impression que le lecteur en dégage est que Perceval avait tourné en rond, en se retrouvant toujours au même endroit.

Par contre, les pénitents sont bien enracinés dans le présent. Ils font à notre chevalier fatigué un court exposé de la passion du Christ et de leur visite chez un homme saint. Finalement, Perceval regagne son innocence perdue et pose des questions. Comme au début du roman, il veut tout apprendre ; et les réponses des pénitents lui apportent des larmes aux yeux. C'est la première fois que Perceval pleure, et ces « larmes, » écrit Jean-Charles Payen, « sont le signe d'un pardon divine déjà acquis, que le pécheur aspire à voir sanctionné par le sacrement de pénitence. »<sup>18</sup>

Afin de bien apprécier la transformation subie par Perceval, il faut se rappeler le dernier épisode où l'on a rencontré le jeune Gallois. Il était dans la plénitude de sa gloire chevaleresque et même si le départ à la recherche de la Lance le distingue des autres

---

<sup>18</sup> Jean-Charles Payen, Le motif du repentir dans la littérature française médiévale (Genève: Droz, 1967) 396.

chevaliers, « rien dans son comportement ne traduit le moindre repentir. »<sup>19</sup> A la vue des pénitents, Perceval a une révélation ce qui explique pourquoi une fois chez l'ermite, il pleure, a peur, saisit la jambe du saint homme et le supplie de l'aider :

“Sire, fait il, bien a cinc ans  
Que je ne soi ou je me fui,  
Ne Dieu n’amai ne Dieu ne crui,  
N’onques puis ne fis se mal non.” (6364-6367)

Monseigneur, lui dit-il, il y a bien cinq ans de cela,  
soudain je n’ai plus su où j’étais moi-même,  
je cessai d’aimer Dieu et de croire en Dieu,  
et, depuis lors, je n’ai fait que le mal. (447)

A première vue la confession de Perceval s’oppose au résumé que Chrétien avait esquissé de ces cinq ans. Les soixante exploits chevaleresques dont Perceval devrait être fier, se situent donc, selon le jeune homme, dans le registre du mal. Et de nouveau on se rappelle les mots de Saint Bernard, que « militia » peut être « malitia. » Tout au long de cette période, Perceval confesse, il avait été hors de lui, s’était fui et avait même désiré la mort.

Il s’avère que l’ermite était aussi au courant de l’échec de Perceval. Ce que le saint homme ne semble pas savoir, c’est que Perceval avait déjà été informé sur la cause de ses fautes,

“Frere, molt t’a neü  
Uns pechiez dont tu ne sez mot: (6392-6393)  
Pechie[z] la langue te trencha, (6409)

« Mon frère, ce grand mal t’est venu  
d’un péché dont tu ne sait mot. » (449)  
Le péché te trancha la langue, (451)

L’ermite, un nouveau parent de Perceval, son oncle maternel, veut absoudre Perceval de sa faute. Il transfère la faute de Perceval à ce péché inhibant et inconscient qui l’avait fait choisir le roman, comme si Perceval n’en avait pas été l’initiateur.

---

<sup>19</sup> Payen 394.

Après la mère et Gornemant de Goort, l'ermite est le troisième initiateur de Perceval. Les conseils qu'il lui donne se ressemblent en grande partie aux ceux reçus auparavant. Perceval doit aller à l'église, croire en Dieu, l'aimer et l'adorer, de même les gens de bien, respecter les prêtres, aider les pucelles dans le besoin. Le point culminant de ce rendez-vous est lorsque l'ermite lui murmure une prière à l'oreille :

Et en cele oroison si ot  
Assez des nons nostre Seignor,  
Car il i furent li greignor  
Que nomer ne doit bouche d'ome,  
Se por paor de mort nes nome. (6484-6488)

Et cette prière contenait  
bien des noms de Notre Seigneur,  
parmi les plus saints,  
ceux que nulle bouche d'homme ne doit prononcer,  
si ce n'est en péril de mort. (455)

Cette prière murmurée à l'oreille, qui contient les noms de Dieu est pour Perceval l'équivalent de la rencontre avec les Sirènes. L'expérience cruciale à laquelle son oncle lui avait facilité l'accès, ne se laisse pas raconter. Bien que Perceval soit un bon rhéteur, il se décide à entrer dans le monde du silence, et donc de faire le saut dans le récit. Il faut préciser que Perceval n'est plus le jeune homme qui acceptait tout conseil afin de plaire à ses interlocuteurs. En s'engageant à ne pas répéter les noms de Dieu, il n'obéit qu'à son propre instinct de conservation, qu'à son désir de quitter le monde du discours et du roman. La conclusion de Peter Haidu que « Perceval slides from one attempted subjectivation to another, without attaining subjectivity... even in the Hermit episode, »<sup>20</sup> banalise le choix que Perceval vient de faire, et l'importance de son expérience.

Après la communion du jour de Pâques, Chrétien revient à l'histoire de Gauvain,

---

<sup>20</sup> Peter Haidu, *The Subject Medieval/Modern: Text and Governance in the Middle Ages* (Stanford: Stanford University Press, 2004) 103.

De Percheval plus longuement  
Ne parole li contes chi,  
Ainz avrez molt ançois oï  
De monseignor Gavain parler  
Que rien m'oiez de lui conter. (6514-6518)

Le conte s'arrête ici de parler  
Plus longuement de Perceval,  
Et vous m'aurez beaucoup entendu  
Parler de monseigneur Gauvain,  
Avant que le conte revienne à lui. (457)

La postériorité de l'épisode de l'ermite contredit cette promesse de Chrétien. Il est probable que le poète n'avait pas l'intention de revenir à Perceval. Une fois destiné au silence, une fois qu'il avait décidé d'entrer dans le sens (un sens qui reste voilé au lecteur), Perceval ne peut plus constituer matière de roman. Cette mort n'est point un échec, et même si l'on partageait l'opinion que le roman n'est pas fini, on ne pourrait pas être d'accord avec Guerin qui conclut que le Conte du Graal « is the story of a hero's failure to respond correctly to the challenges set for him, and we are left in no doubts as to the ultimately fatal consequences. »<sup>21</sup> Perceval avait correctement répondu à cette dernière épreuve, même si pour le lecteur il est frustrant de ne pas avoir accès au secret que partage l'ermite et son neveu.

### 3.7 Le miroir des vérités

Si Perceval se sauve, Gauvain continue sa route. Nonobstant, Chrétien ne nous informe point sur sa destination. L'implication qu'il n'a pas de destination est transparente. Ce qui est sûr c'est qu'il ne cherche pas la Lance, et le sens qu'elle pourrait révéler, mais des occasions de se prouver. Chrétien ne les lui refuse pas et lui facilite donc le rendez-vous d'un chevalier blessé. Ce dernier prévient notre chevalier affamé de gloire, de ne pas passer la borne de Gauvoie, parce que nul chevalier n'en revient et s'il

---

<sup>21</sup> Guerin 167.

en revient, comme c'est son cas, ce n'est que pour mourir. Pour se sauver d'une possible accusation de lâcheté, Gauvain doit briser ce mythe :

Je ne vieng pas por retorner.  
L'en le me devroit atorner  
A trop laide recreandise,  
Quant jou ai or la voie emprise,  
Si je de chi m'en retornoie. (6616-6620)

Je ne suis pas venu pour repartir.  
On aurait raison de le tenir  
pour une vile lâcheté de ma part,  
si, après m'être engagé dans cette voie,  
je m'en retouruais d'ici. (463-5)

En même temps, Gauvain actualise le code de la conduite chevaleresque. Selon lui donc, rebrousser chemin est signe de « recreandise.»<sup>22</sup> Acteur par excellence, Gauvain ne conçoit pas d'arrêt, même si cet arrêt lui permettrait l'accès au sens. L'obstination de Gauvain d'aller toujours en avant est évidente à la jeune maîtresse du château, qui lui demande de se calmer :

Et ele li crie : "Mesure,  
Mesure, sire, or belement,  
Car vos venez molt folement ! (6684-6686)

« Tout beau ! monseigneur, lui crie-t-elle.  
Tout beau ! Calmez-vous !  
Vous arrivez comme si vous aviez perdu la tête. (467)

Gauvain se précipite à un tel point qu'il risque de rompre l'amble, et tout cela, dit la demoiselle pour rien. La demoiselle veut se distancer des folles Bretonnes que les chevaliers emportent sur leurs chevaux pour s'amuser, en refusant de la sorte de continuer le roman arthurien. Le miroir introspectif, le maître des apparences, où elle

---

<sup>22</sup> Les chevaliers étaient accusés de *recreandise* lorsqu'ils ne voulaient plus combattre.

regarde sa réflexion l'éloigne encore plus du monde des chevaliers.<sup>23</sup> C'est ce miroir qui lui permet une ouverture vers le sens, et qui la rend insensible aux charmes de Gauvain. Pour elle, il n'est qu'un autre rhéteur sur le point de perdre sa maîtrise, et par conséquent ne peut avoir aucune puissance sur elle. Même s'il les emporte, elle et son palefroi, Gauvain ne possédera au fait rien. En ce sens, cette demoiselle se ressemble à Keu ; les deux très beaux, les deux très méchants, et les deux reconnaissant les procédés rhétoriques de Gauvain. Dans cette veine, Friedrich Wolfzettel écrit que, « thus the ever frustrated sexual hope of the hero could be interpreted as a symbolic transposition of factual and textual impotence in the nominalistic perspective of the thirteen century which no longer warrants a broader significance behind the words. »<sup>24</sup>

Néanmoins, Gauvain ne se rend compte de rien. Il abandonne donc son cheval de bataille pour aller chercher le palefroi de la demoiselle. Cet échange, anticipé par les dons de chevaux que Gauvain avait faits lors du tournoi de Tintangel, préconise ainsi ses futures pertes, aussi bien que la dégradation de son pouvoir de rhéteur. Déjà, il s'approche plus d'un chevalier des armes, et tout ce dont il a besoin pour ce nouvel exploit, c'est du courage :

-“Et remanra il, bele amie,  
Se por hardement non ?” fait il. (6720-6721)

-Et pour que l'affaire n'en reste pas là, ma belle amie,  
lui dit-il, y faut-il autre chose que du courage ? (471)

---

<sup>23</sup> Guillaume de Loris avait lui aussi décrit une demoiselle, Oiseuse, qui se regardait dans un miroir dans, *Le roman de la Rose*, ed. Armand Strubel, (Paris: Librairie Générale Française, 1992) 68.

<sup>24</sup> Friedrich Wolfzettel, “Arthurian Adventure or Quixotic ‘Struggle for Life’? A Reading of Some Gauvain Romances in the First Half of the Thirteenth Century,” *An Arthurian Tapestry: Essays in Memory of Lewis Thorpe* (French Department of the University of Glasgow, 1981) 270.

Avant de partir, il veut s'assurer qu'il ne lui faut rien qu'il ne possède pas. Or, du courage, il en a, au moins assez pour préserver sa gloire. Même les avertissements des autres chevaliers ne peuvent empêcher Gauvain de saisir le palefroi et de le remettre à la demoiselle. Lorsqu'il la retrouve, elle est nue, et le geste de Gauvain de l'aider de s'habiller l'irrite énormément. Toute méchante qu'elle est, la demoiselle n'a pas peur de la vérité, et s'oppose de toutes ses forces à ce qu'on camoufle le sens pauvre par de beaux vêtements ou de beaux mots. Tel le sens, la vérité se cache derrière les signifiants qui éblouissent, et pour y accéder il faut aller au delà de l'habit rhétorique. Cette demoiselle qui est prête à se dévoiler inspire ainsi de la peur. D'où le désir de Gauvain de la transformer, de la rendre pareille à lui-même. Gauvain arrive trop tard toutefois, car la demoiselle, semble-t-il, avait depuis longtemps abandonné le souci des apparences. En plus, elle ne considère pas que Gauvain ait les mains propres pour la toucher :

Que tu n'as mie les mains netes  
Por baillier chose que je veste  
Ne que je mete entor ma teste. (6886-6888)

car tu n'as pas les mains propres  
pour me donner quelque chose à revêtir  
où à mettre autour de ma tête. (481)

Ce refus de se laisser habiller par le maître des rhéteurs devrait signaler à Gauvain qu'il avait été démasqué, qu'il avait perdu son emprise. Mais comme la demoiselle ne justifie pas cette décision, Gauvain reste confus et ne sait pas que dire :

Et mesire Gavains se taist,  
C'onques un mot ne li respont.  
Toz honteus monte, si s'en vont, (6902-6904)

Monseigneur Gauvain se tait,  
Il ne répond pas un seul mot.  
Confus, il se met en selle et ils s'en vont. (483)



Réduit au silence, et plein d'honte, Gauvain ne trouve pas ses mots pour la première fois. Il est pourtant séduit par la parole nue de cette demoiselle, qui se refuse tout artifice et qui ne s'en laisse pas séduire. Ce qui déclenche la confusion de Gauvain c'est la vérité nue, une vérité qu'il ne peut pas comprendre. Mal préparé, comme le précise, Norris J Lacy, « Gauvain is the quintessential Arthurian knight, sophisticated and accomplished, functioning with ease and grace within an Arthurian context-but functioning far less effectively outside it. »<sup>25</sup> Tout ce qu'il peut faire c'est se laisser conduire par son cheval, vers l'aventure suivante.

Cette nouvelle aventure déstabilise notre héros encore plus. Revenu sur ses pas, Gauvain fait appel à ses connaissances médicales et guérit Greorreas. Sa magie va se tourner contre lui. En effet, il semble y avoir une conspiration contre Gauvain.<sup>26</sup> Au lieu de le remercier, Greorreas reconnaît Gauvain et l'accuse d'avoir imposé sur lui la loi d'Arthur. La punition, (Gauvain l'avait forcé de manger avec des chiens un mois entier pour avoir pris de force une demoiselle) semble juste. Néanmoins, ce que ce chevalier humilié veut transmettre, c'est que la loi d'Arthur n'est pas universelle. Greorreas force Gauvain d'accepter cette réalité en lui volant son cheval Gruingalet. Keith Busby conclut que si le parcours de Gauvain est sous le signe de l'échec c'est aussi parce que,

The achievement of the hero lies in his own ability to break down the rigid practical conventions that surround such concepts as love, *courtoisie* and *chevalerie*, to realize that each situation requires an individual solution, and to create for himself and for those close to him the flexibility that the Arthurian court lacks.<sup>27</sup>

---

<sup>25</sup> Norris J. Lacy, "Gauvain and the Crisis of Chivalry in the Conte del Grail," The Sower and His Seed: Essays on Chrétien de Troyes, ed. Rupert T. Pickens (Lexington, Kentucky: French Forum Publishers, 1983) 156.

<sup>26</sup> Keith Busby, Gauvain in Old French Literature (Amsterdam: Rodopi, 1980) 113.

<sup>27</sup> Keith Busby, "The Characters and the Setting," The Legacy of Chrétien de Troyes, vol.1 ed. Norris J. Lacy, Douglas Kelly and Keith Busby (Amsterdam: Rodopi, 1987) 81.

Puni pour son manque de flexibilité, Gauvain se retrouve monté sur le roussin qu'il avait volé pour Greorreas. Il n'accepte pas cette situation humiliante en préparation d'une prochaine aventure spirituelle, comme l'écrit Jaques Ribard :

Il s'agit en fait pour Gauvain de se dépasser lui-même, de renoncer à cette perfection finie, close, qui l'emprisonne, pour se lancer dans l'extraordinaire aventure spirituelle où il aura à se décaper douloureusement de tout ce était sa raison d'être, jusqu'à devoir, on l'a vu, enfourcher, lui, le parangon de toute chevalerie, un misérable roncin.<sup>28</sup>

Trop content de lui, Gauvain ne veut point se dépasser. S'il chevauche le roussin, c'est parce qu'on lui avait volé Gruingalet, et il ne peut pas fonctionner sans l'aide du langage, quelque décrépît qu'il soit. Même si ce stupide roussin n'est pas une jument comme le souhaitait la demoiselle méchante, il n'avance qu'au trot. L'humiliation de Gauvain est complète, et Chrétien décrit ce laid cheval en détail. Antoinette Sally remarque un parallélisme entre ce roussin et « celui de la malheureuse amie de l'Orgueilleux que rencontrait Perceval quittant sa cousine germaine. »<sup>29</sup> Gauvain n'est pas entièrement innocent, cependant.

Malgré sa situation ridicule, voire tragique, notre chevalier ne peut pas s'empêcher de tenir une leçon de courtoisie à la Male Pucelle. On voit bien que cette adhésion totale aux règles de la courtoisie aide Gauvain à faire face aux circonstances humiliantes auxquelles il est exposé. Quant à son roussin :

Que il ne set qu'il puisse faire  
De son ronchin, qu'il n'en puet traire  
Cors ne walos por nule paine.  
Ou weille ou non, le pas le maine,  
Cat s'il des esperons le bat,  
En un trop dur chemin l'embat,  
Si li hoche si la coraille

---

<sup>28</sup> Ribard 86.

<sup>29</sup> Antoinette Saly, "La recurrence des motifs en symétrie inverse et la structure du 'Perceval' de Chrétien de Troyes," Travaux de linguistique et de littérature XXI, 2 (1983) 28.

Qu'il ne puet soffrir que il aille  
Plus que le pas por nule fin. (7215-7223)

Mais il ne sait que faire  
De son roussin, car il n'arrive pas à le mettre  
Au trop ni au galop, quelque peine qu'il se donne.  
Bon gré mal gré, il lui faut aller au pas,  
Car lui donner de l'éperon,  
C'est lui faire prendre un trop rude chemin,  
Ça lui secoue si bien les entrailles  
Qu'il est incapable, pour finir,  
D'aller plus vite qu'au pas. (505)

Gauvain n'est pas statique. Sa régression est évidente. Lors de la première rencontre, il était maître de son « cheval, » de ce cheval d'éloquence, mais finit par être dominé par un roussin volé.

### 3.8 Des Sirènes impuissantes

Chrétien se plaît encore une fois à humilier Gauvain. Notre galant arrive devant cinq cents demoiselles, les locataires du Palais des Merveilles, sur son roussin, accompagné d'une mauvaise pucelle. A peine arrivé, il est attaqué par le neveu de Greorreas, monté sur Gruingalet. Forcé à combattre sur un cheval déloyal, qu'il ne peut pas faire mouvoir, Gauvain n'a aucune chance de briller, mais regagne toutefois possession de Gruingalet. L'histoire des chevaux ne s'arrête pas ici. Afin de traverser la rivière qui le sépare du Palais, Gauvain doit payer. Le prix du nocher, ce « Charon médiéval »<sup>30</sup> est le cheval que Gauvain vient de reconquérir. Le geste est plus complexe ; pour connaître l'expérience unique, et pour entrer dans le récit, il faut se dépouiller de tout artifice, et Gauvain n'en est pas désireux. Toujours monté sur Gruingalet, Gauvain réussit à persuader le nocher de se contenter du chevalier vaincu et de lui laisser son cheval.

---

<sup>30</sup> Ribard 106.

Dans les mots du nocher, le mystérieux Palais est l'épreuve par excellence pour tout chevalier. Fin connaisseur, le nocher donne à Gauvain exactement les informations qui vont éveiller en lui le désir toujours présent de se prouver. « While allowing the knight to think he has had his own way, » écrit Helen Laurie, «the 'notonier' has made of him a willing victim, much delighted by an opportunity for self-indulgence. »<sup>31</sup>

Manipulé une nouvelle fois, Gauvain pénètre dans ce monde des rêves, séparé de l'extérieur par des portes d'ébène et d'ivoire, et malgré la promesse qu'il avait faite au nocher, il se décide à rester. Faute des pucelles qu'il espérait rencontrer et qui demeurent cachées, Gauvain se contente de s'asseoir sur le Lit de la Merveille. Bon athlète, Gauvain répond de la manière la plus courageuse et glorieuse à la jouissance du lit, une jouissance si dangereuse qu'aucun chevalier ne lui avait survécu. Bien que blessé par des flèches venues de partout, Gauvain sort victorieux de sa rencontre avec le lion aussi.

Libérés de ses merveilles, les habitants du Palais accueillent Gauvain en héros ; on l'avait tant désiré et attendu, qu'une fois arrivé, le jeune homme se retrouve le maître d'un harem inespéré. Sa victoire n'est pas parfaite. C'est toujours le nocher qui lui apprend les conditions de son règne, d'où ressort l'ironie dont parle Jean Frappier. Gauvain « est condamné à demeurer pour toujours le prince d'une sorte de gynécée : royauté charmante de dérisoire ! Telle est l'ironie de son aventure. Il a été digne d'entrer et de rester, mais ses mérites sont sans doute insuffisants pour lui permettre de sortir et de faire sortir autrui. »<sup>32</sup>

Gauvain veut les deux : et jouir et sortir afin de raconter son histoire. Tel Ulysse, il triche. Si son prédécesseur avait bouché les oreilles de ses marins pour qu'il puisse

---

<sup>31</sup> Helen C.R. Laurie, "Chrétien at Work on the *Conte du Graal*," *Romania* 107 (1986) 45.

<sup>32</sup> Frappier, *Chrétien et le mythe* 243-44.

jouir à gré du chant des Sirènes, Gauvain se fixe sur l'extérieur, convaincu que le château n'a plus rien à lui offrir. Avec la possession du lit, Gauvain a épuisé tout épreuve et ne canche pas son mécontentement. La seule à savoir le consoler, c'est la Reine aux blanches tresses. Même dans cet endroit, en dehors de la vie, on offre à Gauvain l'occasion d'étaler sa maîtrise rhétorique. Le dialogue qu'il porte avec la reine, d'une trivialité amusante mène Dragonetti à conclure que : « Le château des deux reines sera le lieu où la fiction narrative arrive à son degré zéro par rapport au sens. Il faut se rapporter au dialogue de la reine Ygerne et de Gauvain pour saisir tout l'enjeu des récits arthuriens et de la rhétorique courtoise, dont la source est bien cet art du rien. »<sup>33</sup>

Maîtres absolus de la parole, les deux protagonistes ne parlent de rien. Les questions que la Reine pose, et auxquelles elle connaît les réponses, ne sont destinées qu'à donner l'occasion à Gauvain de louer la cour d'Arthur. Même le roi, sur l'impotence duquel l'auteur avait insisté tout le long du roman, est, selon Gauvain plus plein de santé, force et vivacité que jamais. Encore une fois, Gauvain se montre la dupe de ses propres illusions et désirs. Lorsqu'il décrit Guenièvre, écrit Busby, « his laudatory language borders on the idolatrous. »<sup>34</sup> Plus courtoise que tout autre femme, la source de tout savoir, belle et sage, voilà l'image que Gauvain peint de la Reine, personnage quasi-absent dans le roman.

Quoique superficielle, la conversation dissipe les inquiétudes de Gauvain. Ce n'est que le lendemain quand, alléché par la même Male Pucelle, il reformule son désir de partir. Malgré l'avertissement de la Reine aux blanches tresses que sortir c'est leur faire du mal, Gauvain insiste et on lui accorde la permission de quitter le Palais à

---

<sup>33</sup> Dragonetti 186.

<sup>34</sup> Busby, Gauvain 127.

condition de revenir le soir. L'indice que le nocher avait laissé glisser dans sa description du Palais explique pourquoi Gauvain doit quitter le Palais :

Que chevaliers n'i puet entrer  
Qui i puisse mie arester  
Une loëe vis ne sains  
Qui de covoitise soit plains  
Ne qui ait en lui nul mal vice  
De losenge ne d'avarisse. (7553-7558)

Car il serait impossible à un chevalier qui y pénètre,  
D'y rester, le temps d'une lieue,  
En vie et en santé,  
S'il était plein de convoitise  
Ou qu'il y eût en lui quelque honteux vice  
D'avarice ou de mensonge. (527)

Bien qu'il ait chassé les merveilles du Palais, et réinstauré la prospérité et la joie, Gauvain trouve qu'il lui est impossible d'y rester. Chrétien suggère indirectement la présence des vices chez Gauvain et son inclination vers le mensonge.

Et Perceval et Gauvain se sont rapprochés de l'aventure ultime. Les deux ont essayé de ne pas l'expérimenter, tout en s'accrochant au monde des apparences régis par la parole séduisante. Chrétien se plaît à établir des similarités entre le Palais des Merveilles et la maison du Graal. Les habitants des deux endroits sont à l'attente d'un héros qui puisse les libérer, qui puisse réinstaurer le principe masculin. En ne posant pas les questions attendues, Perceval refuse au Roi Pêcheur la fertilité perdue. Gauvain ne libère personne, d'un côté parce qu'il avait emmené son cheval et de l'autre parce qu'il veut partir tout seul. Charles Méla, lui, s'arrête sur la différence entre les deux endroits : « Le château du Graal s'entoure d'images de deuil et de douleur, mais ouvre la

perspective religieuse du salut et de la Vie ; le château des Reines se pare de tous les prestiges de la féerie mais n'échappe pas à l'emprise de la mort (la voie sans retour). »<sup>35</sup>

### 3.9 Désir de ne pas savoir

De même que Perceval, Gauvain ne se rend pas compte d'avoir commis une faute. Le sens profond de cette expérience lui échappe et il se lance sans souci dans un nouveau combat. Vainqueur, Gauvain n'hésite point à accepter un nouveau défi de la Male Pucelle. Confiant dans son cheval, le chevalier se lance au dessus du Gué Périlleux, mais se retrouve au bon milieu de l'eau. C'est grâce à son cheval qu'il se sauve, mais une fois de l'autre côté, il doit faire le travail d'un vassal : prendre soin de son cheval.

Le chevalier qui attendait Gauvain sur l'autre rive, d'une courtoisie digne de la cour d'Arthur accorde à notre rhéteur une autre opportunité de briller et de flatter. De nouveau, comme Ulysse, Gauvain triche et vit pour raconter l'histoire. Malgré leur pacte de dire la vérité, Guirolmelans (il s'était présenté sous ce nom), accuse Gauvain de mensonge : il est impossible de survivre à l'expérience du Lit de la Merveille. En ce sens, Alexandre Leupin conclut que :

Gauvain, accused throughout his quest of being a liar, symbolizes the part lying takes in the making of fiction and the mastery of rhetoric, especially in Breton themes : for French writers of the Middle Ages, the adjective 'Breton' is often the equivalent of 'liar.' The different challenges Gauvain meets in his progress are thus opportunities to test the lies of Breton fiction.<sup>36</sup>

Les accusations de Guirolemalans rappellent celles de Keu : Gauvain est un jongleur et non pas un chevalier. Pour une fois Gauvain peut prouver ses affirmations ; les griffes du lion ont laissé des traces sur son écu. C'est par la bouche de Guiromelans que Gauvain

---

<sup>35</sup> Charles Méla, *La reine et la Graal* (Paris : Editions du Seuil, 1984) 91.

<sup>36</sup> Alexandre Leupin, "Crétien de Troyes Composes *Perceval, ou le conte du Graal*," *A New History of French Literature*, ed. Denis Hollier, (Cambridge: Harvard University Press, 1989) 59

apprend l'identité des Reines ; il s'agit de la mère d'Arthur et de sa propre mère, les deux mortes depuis longtemps. Gauvain avait donc pénétré dans l'Autre Monde, mais c'était tout simplement une marche en avant pour lui. Il n'en avait rien appris. Comme Perceval il n'avait posé la bonne question :

Et se vos point li enquesistes  
Qui ele est et dont ele vint.”  
-“Onques, fait-il, ne m'en sovint,  
Mais je le vi et s'i parlai.” (8728-8731)

Lui avez-vous demandé  
qui elle est et d'où elle est venue ?  
-A aucun moment, fait-il, je n'y ai pensé,  
mais je l'ai vue et j'ai parlé avec elle. (605)

Si Perceval avait voulu poser des questions, Gauvain n'y pense même pas. Son désir inconscient de ne pas savoir l'empêche de reconnaître sa propre mère. Gauvain réussit ainsi à tout banaliser ; l'événement crucial, dont on fait le récit n'est pour lui qu'une rencontre quelconque.

Guiromelans ne laisse pas à Gauvain le loisir de digérer ces nouveautés. Comme Greorreas, Guiromelans haït Gauvain, (le père de Gauvain est tout aussi coupable que Gauvain lui-même) et comme Greorreas, Guiromelans désire la vengeance. A son mérite, Gauvain ne cache pas son identité, mais essaye, sans succès, de résoudre le conflit amiablement. Le combat est encore une fois ajourné, cette fois-ci pour avoir le temps de rassembler des spectateurs.

Son dernier acte de bravoure, celui d'avoir sauté le Gué Périlleux, lui apporte la domestication de la Male Pucelle, l'Orgueilleuse de Logres. Encore un geste futile ; Gauvain n'en profite pas, et ne veut même pas en profiter. Comme le souligne Haidu, « Chrétien's irony aims at a larger target than the hero, however: it is the pattern he



represents which is also in question, the pattern of an extreme and socially useless love-service. »<sup>37</sup>

Revenu dans le Palais des Merveilles, Gauvain a un long entretien avec sa sœur, Clairant. Ne connaissant pas l'identité du chevalier, les deux Reines<sup>38</sup> expriment leur désir de voir les deux jeunes gens s'unir leurs destinées et devenir un. Chrétien se moque un peu de cet espoir des Reines que le masculin fusionne avec le féminin :

Come frere et suer seront il,  
Que d'autre amor point n'i avra (9068-9069)

Ils seront bien comme frère et soeur,  
Sans qu'il soit question d'autre amour, (627)

Un tel amour est impossible ; l'ombre de l'inceste y sera toujours présent. En plus ni Perceval ni Gauvain n'arrivent jamais à consommer aucun acte sexuel tout au long du roman. Il y a toujours un impedimenta, soit de l'extérieur (le cas de Gauvain) soit de l'intérieur (avec Perceval).

### 3.10 Conclusions

Le roman finit avec l'arrivée du messenger de Gauvain à la cour d'Arthur. C'est une fin problématique, qui a incité de nombreux commentaires. Gauvain avait plusieurs fois approché l'événement qui aurait pu lui ouvrir la voie du récit. Il avait toujours lutté contre ce saut salvateur. Il n'a pas de force, mais non parce « qu'il n'aime pas ; et n'aimant pas, il ne peut pas découvrir le sens des choses » comme l'écrit Gallais Pierre.<sup>39</sup> S'il échoue lamentablement c'est parce qu'il adhère de trop près aux lois arthuriennes, et parce que ces lois ne peuvent fonctionner que dans un décor de fiction. Il faut nous rappeler la punition que Gauvain avait imposée à Greorreas, une punition qui dans la

---

<sup>37</sup> Haidu, *Aesthetic* 241.

<sup>38</sup> Si Gauvain n'a pas reconnu sa mère, celle-ci ne le reconnaît non plus.

<sup>39</sup> Gallais Pierre, *Perceval et l'initiation* (Paris : Sirac, 1972) 288.

société non centralisée du douzième siècle semble ridicule et qui ne résout rien.

Greorreas, n'est pas devenu courtois ; au contraire, il a saisi la première occasion de se venger contre celui qui l'avait humilié.

Gauvain échoue aussi parce qu'il refuse de se débarrasser des artifices, parce qu'il est la première victime de sa parole. Le besoin de se prouver, de vérifier ses limites et son pouvoir sur les autres le rend inconstant. Les succès qu'il éprouve obscurcissent à ses yeux les insuccès, beaucoup plus nombreux et le rendent aveugle à sa propre régression. Chrétien aurait pu écrire mille épisodes de plus sur Gauvain. Peu importe où il s'arrête, Gauvain n'en perd rien. De cette perspective, le roman est bien fini. Naturellement ce ne serait pas l'opinion des contemporains de Chrétien. L'auteur avait suivi dès près les consignes des arts poétiques de son temps. Matthieu de Vendôme<sup>40</sup> recommandait de commencer une œuvre par un proverbe, conseil que le poète champenois avait suivi. Si Chrétien n'avait pas fini son roman par une idée générale, par exemple, comme Matthieu le conseillait aussi, cela signifie alors que le roman n'est pas fini. Il faut cependant se rappeler le désir de l'auteur d'écrire le meilleur conte du monde. Terminer par une question pourrait bien constituer sa façon de le faire. En plus, il faut faire confiance au texte, tel qu'il nous est parvenu, dont la dernière ligne nous informe que :

Ici s'achève le roman de Perceval. (637)<sup>41</sup>

Si Perceval n'avait pas rencontré l'ermite, son parcours aurait été similaire à celui de Gauvain. Une fois à l'apogée de sa maîtrise rhétorique, moment que le jeune Gallois avait touché lors de sa rencontre avec Gauvain, il n'y a plus d'évolution possible. C'est

---

<sup>40</sup> Faral 58.

<sup>41</sup> William Roach n'inclut pas de ce dernier vers dans son édition du *Conte du Graal*, mais précise dans une note que « le ms A insère après 9234 les mots 'Explicyt Perceval le viel,' et B ajoute également 'Explicit li roman de Perceval'. »

une perfection facile à atteindre, mais qui ne saurait pas satisfaire un héros capable de se regarder de l'extérieur. La rencontre fortuite de son oncle sauve Perceval, grâce à son pouvoir de se détacher du monde d'Arthur. Gauvain ne le veut pas. Adeptes convaincus de la chevalerie, Gauvain fait de son mieux pour rester attaché aux principes arthuriens tout en essayant de les transférer où qu'il aille. Pour lui, il n'y a pas de vie après Arthur, et quitter le roman signifie vraiment mourir.

## Bibliographie

### Editions du Conte du Graal

Chrétien de Troyes. Le roman de Perceval ou le conte du Graal. Ed. William Roach. Genève: Droz, 1956.

Chrétien de Troyes. Le conte du Graal ou le roman de Perceval. Trans. Charles Méla. Paris: Librairie Générale Française, 1990.

### Etudes secondaires

Alberic of Monte Cassino. "Flowers of Rhetoric." Trans. Joseph M. Miller. Readings in Medieval Rhetoric. Ed. Joseph M. Miller, Michael H. Prosser, Thomas W. Benson. Bloomington: Indiana University Press, 1973. 131-162.

Aristote. Rhétorique. Trans. Médéric Dufour. Paris : Les Belles Lettres, 1960.

Bezzola, Reto R. Le sens de l'aventure et de l'amour. Paris: Editions de la Jeune Parque, 1947.

Bloch, Marc. La Société Féodale. La Formation des liens de dépendance. Paris: Albin Michel, 1949.

Busby, Keith. Chrétien de Troyes: Perceval (Le Conte du Graal). Critical Guides to French Texts, Grant & Cutler Ltd, 1993.

---. "The Characters and the Setting." The Legacy of Chrétien de Troyes. Ed Norris J. Lacy, Douglas Kelly and Keith Busby. Amsterdam: Rodopi, 1987. 47-91.

---. Gauvain in Old French Literature. Amsterdam: Rodopi, 1980.

Cazelles, Brigitte. The Unholy Grail: A Social Reading of Chrétien de Troyes's Conte du Graal. Stanford: Stanford University Press, 1996.

Cicero. On the Ideal Orator. Trans. James M. May & Jakob Wisse. Oxford: Oxford University Press, 2001.

Curtius, Ernst Robert. La littérature européenne et le moyen âge latin. Trans. Jean Bréjoux. Paris: Presses Universitaires de France, 1956.

Dauphiné, James. "Le thème de l'amour dans le *Conte du Graal*." Europe, 642 (1982) : 114-120.

- Dragonetti, Roger. La Vie de la lettre au Moyen Age. Paris: Editions du Seuil, 1980.
- Faral, Edmond. Les arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècle. Paris: Librairie Ancienne Honoré Champion, 1924.
- Foulon, Charles. "Les Vavasseurs dans les romans de Chrétien de Troyes." An Arthurian Tapestry: Essays in Memory of Lewis Thorpe. French Department of the University of Glasgow, 1981. 101-114.
- Frappier, Jean. Autour du Graal. Genève: Droz.1977.
- . Chrétien de Troyes. Paris : Hatier, 1968.
- . Chrétien de Troyes et le mythe du Graal. Paris: Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1972.
- Gallais, Pierre. Perceval et l'initiation. Paris : Sirac, 1972.
- Geoffrey de Vinsauf. "The New Poetics." Three Medieval Rhetorical Arts. Trans Jane Baltzell Kopp. Ed. James J. Murphy, Berkley: University of California Press, 1971. 27-109.
- Guerin, M. Victoria. The Fall of Kings and Princes: Structure and Destruction in the Arthurian Tragedy. Stanford: Stanford University Press, 1995.
- Guillaume de Loris. Le roman de la Rose. Trans. Armand Strubel. Paris: Librairie Générale Française, 1992.
- Grabois, Aryeh. *Militia and Malitia: The Bernardine Vision of Chivalry in The Second Crusade and the Cistercians*. Ed. Michael Gervers. **New York** : St. Martin's Press, 1992. 49-57.
- Haidu, Peter. Aesthetic Distance in Chrétien de Troyes: Irony and Comedy in Cligès and Perceval. Genève: Librairie Droz, 1968.
- . The Subject Medieval/Modern: Text and Governance in the Middle Ages. Stanford: Stanford University Press, 2004.
- Isidore de Seville. "The Etymologies: 'Concerning Rhetoric'." Readings in Medieval Rhetoric. Trans. Dorothy V. Cerino. Ed. Joseph M. Miller, Michael H. Prosser, Thomas W. Benson. Bloomington: Indiana University Press, 1973. 79-96.
- Jean de Meun. Roman de la Rose. Ed. Felix Lecoy. Paris : Champion, 1965.

- Lacy, Norris J. The Craft of Chrétien de Troyes: An Essay on Narrative Art. Leiden: E.J. Brill, 1980.
- . "Gauvain and the Crisis of Chivalry in the Conte del grail." The Sower and His Seed: Essays on Chrétien de Troyes. Ed. Rupert T. Pickens. Lexington, Kentucky: French Forum Publishers, 1983. 155 -164.
- Laurie, Helen C.R. "Chrétien at Work on the *Conte du Graal*." Romania.107 (1986) : 38-55.
- Lausberg, Heinrich. Handbook of Literary Rhetoric. Leiden : Brill, 1998.
- Leupin, Alexandre. Fiction et incarnation: littérature et théologie au Moyen Age. Paris: Flammarion, 1993.
- . "La faille et l'écriture dans la première continuation de Perceval." Le Moyen Age : Revue d'Histoire et de Philologie. LXXXVIII. 2 (1982): 237-271.
- . "Crétien de Troyes Composes *Perceval, ou le conte du Graal*." A New History of French Literature. Ed. Denis Hollier. Cambridge: Harvard University Press, 1989. 56-61.
- Living Bible. Carol Stream, IL: Tyndale House Publishers, 1976.
- Méla, Charles. Blanchefleur et le saint homme. Paris: Editions du Seuil, 1979.
- . La reine et le Graal : La conjointure dans les romans du Graal, de Chrétien de Troyes au Livre de Lancelot. Paris : Editions du Seuil, 1984.
- Payen, Jean-Charles. Le motif du repentir dans la littérature française médiévale. Genève: Droz, 1967.
- Pickens, Rupert T. The Welsh Knit: Paradoxicality in Chrétien's Conte del Graal. Lexington, Kentucky: French Forum, Publishers, 1977.
- Quintilian. The Institutio Oratorio. Trans. H.E. Butler. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1968.
- Ribard, Jacques. Le Moyen Age: littérature et symbolisme. Genève: Editions Slatkine, 1984.
- Saly, Antoinette. "La recurrence des motifs en symétrie inverse et la structure du 'Perceval' de Chrétien de Troyes." Travaux de linguistique et de littérature. 21 (1983) : 21-41.

- Sargent-Baur, Barbara N. La Destre et la senestre. Etude sur le Conte du Graal de Chrétien de Troyes. Amsteradam-Atlanta: Rodopi, 2000.
- Stanescu, Michel. "Le chemin le plus long: de la parole intempestive à l'économie du dire dans le Conte du Graal." An Arthurian Tapestry: Essays in Memory of Lewis Thorpe. Ed. Kenneth Varty. French Department of the University of Glasgow, 1981. 287-299.
- Tardi, L'Abbé D. Les epitomae de Virgile de Toulouse. Paris : Boivin &C-ie, 1928.
- Vincensini, Jean-Jacques. Motifs et thèmes du récit medieval. Paris: Nathan, 2000.
- Wolfzettel, Friedrich. "Arthurian Adventure or Quixoyic "Struggle for Life"? A Reading of Some Gauvain Romances in the First Half of the Thirteenth Century." In An Arthurian Tapestry: Essays in Memory of Lewis Thorpe, ed. Kenneth Varty. French Department of the University of Glasgow, 1981. 260-275.

## **Vita**

Oana Carmina Cimpean holds a bachelor degree from the University of Bucharest, Romania, in foreign languages (French-English). In 2000, she enrolled at the University of Alabama, where she obtained a Master of Arts with a major in American studies. She is presently enrolled at the Louisiana State University, where she is working on a doctoral program in French studies.